PIERRE-LE-ROUGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE CHANT,

Par MM. de Rougemont, Dupeuty et Antier,

MUSIQUE NOUVELLE DE M. J. DOCHE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 12 OCTOBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PREMIER ACTE.	
1788.	
LE MARQUIS D'ENTRAIGUES.	M. Brindeau.
PIERRE, batteur en grange....	M. Lafont.
MADRÉ, meunier.....	M. Fontenay.
LE BAILLI.....	M. Edmon.
RAIMBAUT, garde-chasse.....	M. Achille.
Mme SIMON, fermière.....	Mme Dumont.
JEANNETON, vachère.	Mlle Brohan.
Chasseurs.	
Messiers.	
Laquais, Paysans, Paysannes.	
DEUXIÈME ACTE.	
1798.	
PIERRE, sous le nom de QUISSAC	M. Lafont.
JEANNETON, sous le nom de CORNÉLIE.....	Mlle Brohan.
LE CI-DEVANT MARQUIS D'ENTRAIGUES.....	M. Brindeau
DESMARETS.....	M. Ch. Potier.
CORINNE, femme de chambre...	Mlle Joséphine.
BORDIER, domestique.....	M. Edmon.
UN OFFICIER DE PAIX.....	M. Ballard.
Invités Hommes et Femmes.	
Deux Exempts de police.	
TROISIÈME ACTE	
1818.	
LE COMTE.....	M. Lafont.
MADRÉ.....	M. Fontenay.
LA MARQUISE D'ENTRAIGUES	Mlle Brohan.
JUSTINE RAIMBAUT.....	Mlle Mayer.
PHILIPPE, domestique de confiance du comte.....	M. Louis.
MADELEINE COPIN.....	Mlle Fortuné.
LOUIS DESPORTES.....	M. Frangin.
PAUL JOUBLIN.....	M. Cassel.
Paysans et Paysannes, Laquais.	

La scène se passe au premier et au troisième acte, à Montdragon, au deuxième, à Paris

S'adresser pour la musique à M. Doche, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville, et pour la mise en scène à M. Achille, sous-régisseur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place de village. A droite, la ferme de la Ve Simon. A gauche, le moulin de Madré

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE BAILLI, MADRÉ, RAIMBAUT, Mme SIMON, Chasseurs, Messiers, Laquais.

(Au lever du rideau, on donne du cor dans le lointain; les laquais arrivent avec les fusils de leurs maîtres. Mme Simon et Madré, attirés par le bruit, viennent se mettre sur le seuil de leur porte. Le marquis, Raimbaut et les chasseurs entrent par la droite, le bailli par la gauche.)

LE MARQUIS. Eh bien! mon cher bailli, vous quittez mon père?

LE BAILLI. Oui, monsieur le marquis, je l'ai accompagné jusqu'aux limites de ses domaines... il est maintenant sur la route de Versailles, où il arrivera dans trois jours pour l'ouverture des États-Généraux...

LE MARQUIS, *aux chasseurs*. Nous voilà, pendant son absence, maîtres et seigneurs du château de Mondragon! (*Au garde-chasse.*) Raimbaut!

RAIMBAUT, *s'avançant*. Plaît-il, monsieur le marquis?

LE MARQUIS. Nos gens sont-ils à l'affût?

RAIMBAUT. Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Ce rustre de Pierre, ton protégé, est-il cette fois au nombre des rabatteurs?

RAIMBAUT. Oui, monsieur le marquis; nous avons soupé ensemble hier au soir, et il m'a bien promis qu'à la pointe du jour, il se serait rendu dans le bois.

MADRÉ, *s'avançant.* Je vous demande excuse, monsieur le garde-chasse, je l'ai rencontré sur le coup de huit heures et demie derrière les peupliers de la mare aux cignes.

Mme SIMON, *à Madré.* C'est que le pauvre garçon aura pris le plus long, monsieur Madré.

MADRÉ. Du tout, madame Simon... il était arrêté à batifoler avec cette rieuse de Jeanneton.... la petite vachère que monseigneur connaît bien.

RAIMBAUT, *à part.* Qu'a-t-il besoin de dire ça, celui-là!

LE MARQUIS. Comment... ce rustre-là s'avise d'en conter à Jeanneton?...

Mme SIMON, *à Madré.* Vous vous serez trompé, mon voisin.

LE MARQUIS. Je ne lui conseille pas de se trouver au bout de ma cravache!

MADRÉ, *à part.* Il la craindrait joliment ta cravache et toi aussi!

Mme SIMON. Monsieur le marquis, Pierre est un honnête garçon.. n'est-ce pas, Raimbaut?

RAIMBAUT. Quand on le connaît.... au fond, c'est un bon diable.

Mme SIMON. Je ne dis pas qu'il soit sans défaut.

LE MARQUIS. Une bête brute.

Mme SIMON. Comme dit M. le marquis... il est un peu brusque, mais au demeurant, c'est un cœur d'or.

MADRÉ. Dites donc une tête d'or... elle est couleur de carotte; ce qui fait qu'au lieu de l'appeler Pierre tout court, on a trouvé plus commode de l'appeler Pierre-le-Rouge.

LE MARQUIS. Il faut espérer que M. Pierre-le-Rouge aura compris son devoir et que nous le trouverons au débuché.

(On entend au loin le bruit du cor.)

RAIMBAUT. Monseigneur, voici les piqueurs qui donnent le signal.

LE MARQUIS. La guerre est déclarée : à cheval, messieurs.... au retour, je vous ménage un vrai plaisir de campagne!.. un couronnement de rosière... hâtons-nous, il ne faut pas faire attendre le chevreuil.

CHOEUR GÉNERAL.

AIR *de Musard.*

La chasse nous invite,
Du cor j'entends la voix;
Délogeons de leur gîte
Les hôtes de ces bois.

(*Pendant ce qui précède, les domestiques ont remis les fusils à leurs maîtres et ils sortent tous sur les dernières mesures du chœur.*)

SCENE II.

MADRÉ, Mme SIMON.

Mme SIMON, *à Madré.* Vous en voulez donc toujours à ce pauvre garçon?

MADRÉ. C'est votre faute.

Mme SIMON. Je vous vois venir... vous allez encore me parler de cette idée qui vous est passée par la tête de marier ensemble votre moulin et ma ferme.

MADRÉ. Ce serait une union assez bien assortie.

Mme SIMON. Je n'ai pas du tout l'envie de me remarier.

MADRÉ. Avec moi... mais avec ce méchant rouge!...

Mme SIMON. Méchant!... vous l'êtes plus que lui.

MADRÉ. Un brutal, qui ne sait A ni B comme moi.

Mme SIMON. C'est un garçon laborieux, qui ne boude pas devant l'ouvrage et qui est au fait de ce qu'il y a à faire à la ferme.

MADRÉ. Vous dites tout cela pour m'asticoter; mais je ne suis pas homme à me rebuter... avec ça que Pierre est un gaillard à ne pas rester long-temps à la même place..... le v'là maintenant qui rôde auprès de la petite vachère, qui ne vous vaut pas bien certainement; après Jeanneton, ce sera Fanchon, Louison, Gotton, Madelon!... tandis que moi, homme veuf, qui ai déjà eu des habitudes de mariage ..

Mme SIMON. Êtes-vous bien sûr de l'avoir vu ce matin, avec... cette gardeuse de vaches?

MADRÉ. Tenez, la voilà elle-même, vous n'avez qu'à l'interroger.

SCENE III.

LES MÊMES, JEANNETON, *un gros bâton à la main.*

Mme SIMON. Avance ici, Jeanneton.

JEANNETON. Qué qui y a?

Mme SIMON. C'est donc toi, petite mijaurée, qui fais perdre le temps à mon garçon de ferme?

JEANNETON. Moué!.. j'cours pas après lui..... c'est lui qui court toujours après moué!

Mme SIMON. Une fille sage se sauve.

JEANNETON. On peut pas... avec des sabots.

MADRÉ. Surtout quand on ne veut pas.

JEANNETON. Quoi qu'y gnia donc tant besoin de s'en sauver? moué j'dis comm' Marianne, q'tout l'gibier qu'entend venir l'chasseur n'va pas dans sa carnassière.

MADRÉ. Mauvais dicton, Jeanneton! toutes les filles qui c'mmencent par être coquettes finissent toujours...

JEANNETON. All' finissent!.... v'là c'qui vous trompe, marchand d'farine, c'est qu'all's finissent par rien du tout.

MADRÉ. Va, va toujours, et avec ton beau manége, si Pierre-le-Rouge s'est mis dans la tête que tu l'aimeras, faudra que ça vienne.

JEANNETON. Vous croyez ça, vous!.... parc'que vous pensez à vot' défunte, ça y était venu.

MADRÉ, *avec humeur*. C'est bon!.. c'est bon!

Mme SIMON. Madré parle juste.

JEANNETON, *à part*. La bourgeoise en sait quelque chose.

Mme SIMON. Soyez sûre de ce qui vous arrivera, si vous êtes toujours à agacer Pierre comme vous faites.

JEANNETON. Dieu! peut-on dire!... encore à ce matin c'est moi que j'l'ai forcé d'obéir aux ordres à M. le marquis! .. j'étions à jaser... il m'tapotait les mains, il m'prenait la taille, il m'faisait sauter en l'air comme une plume... il m'embrassait, j'suis sûre que j'en ai encore la joue rouge.

Mme SIMON. Effrontée!... on se défend.

JEANNETON. Je m'ai défendue aussi..... comme vous l'aut' souer.

Mme SIMON. Moi!... qu'est-ce que c'est?

JEANNETON. Sous la treille à vot' jardin... Eh ben! nous n'sommes pas fortes, mère Simon..... j'ai pas pus réussi que vous..... y a pourtant une différence..... c'est que vous, c'était la joue droite..... moué, c'est la gauche... la joue du cœur! Si bien que le bailli était v'nu..... Qué q'vous faites là? qu'il dit à Pierre.... Ce qui m'plaît, apparemment, répond l'autre... et de fait, il paraît que ça l'y plaisait, car il était prêt à recommencer..... mais moué j'y ai dit: Pierre, soyez raisonnable et faites c'que l'bailli vous commande, ça me fera plaisir..... Plaisir, à vous, Jeanneton... qui m'a fait... eh bien! en avant, marche.... et là-dessus il a l'vé le pied, et s'est mis à courir.... à courir... pour aller rabattre le gibier...

SCENE IV.

MADRÉ, PIERRE, JEANNETON, Mme SIMON.

(Pierre, ayant un chevreuil mort, en collier autour de ses épaules, vient se placer au milieu des personnages qui sont en scène.)

PIERRE. Pour aller... abattre le gibier.

TOUS, *avec un cri de surprise*. Ah!

PIERRE. Ils sont gentils, vos seigneurs... ils poursuivent les chevreuils et les jeunes filles... et ils croient qu'on va les aider à rabattre ce gibier-là à leur profit?.. cours après!...

MADRÉ. Comment! tu as osé?..

PIERRE. C'est le troisième depuis un mois... j'aime le chevreuil!..

JEANNETON. Mais si on vous surprenait?..

PIERRE. Ah! bah!... le premier qui s'en aviserait!.. (*faisant mine de le coucher en joue*) j'en serais fâché; mais le plomb serait logé.

Mme SIMON. C'est cela... faites-vous de mauvaises affaires... mettez vos amis dans la peine.

PIERRE. Des amis! dans le village, moi!.. à commencer par M. le marquis d'Entraigues, le seigneur du pays, ils ne peuvent pas me souffrir... dites qu'ils me craignent!.. à la bonne heure... ils savent que Pierre ne souffre rien de personne; que pour un pois il rend une fève!... en fait de ça, je n'suis pas mauvais payeur.

Mme SIMON. Vous vous faites plus méchant que vous n'êtes... et vous avez plus d'amis que vous ne le pensez...

PIERRE. C'est vrai, j'en ai un.... je n'y pensais ma foi plus... Raimbaut! oh! celui-là est franc du collier.

MADRÉ. Nous voici trois qui... certainement...

PIERRE. D'abord, toi je te renie, malin; j'ai en toi juste la confiance qu'il faut pour te rien dire de mes affaires.

MADRÉ. Moi... ton ami!..

PIERRE. C'est pas vrai... tu crois peut-être que je ne m'aperçois pas que tu veux épouser la ferme à la bourgeoise, et que, d'un autre côté, tu te permets de courir après cette jeunesse?

JEANNETON. Oui, mais il n'a pas les jambes assez longues pour l'attraper, pas vrai, Pierre?

PIERRE. Eh! eh! ma petite Jeanneton.

(Il lui donne un coup de poing en jouant.

JEANNETON. Que vous êtes bête!.. vous me chatouillez toujours.

Mme SIMON. Pierre, ces manières-là ne me conviennent point.

PIERRE. Bourgeoise, pas de grimaces.... je ne les aime pas... vous êtes une bonne femme... j'ai de l'amiquié pour vous... mais faut pas en dégoûter les autres; d'ailleurs j'ai promis à Jeanneton...

Mme SIMON, *vivement*. De l'épouser?

PIERRE. Je n'épouse personne.

MADRÉ. C'est plus commode.

PIERRE. J'ai vingt ans... je parle aux femmes d'amour, mais il n'y en a pas une qui puisse dire que je lui ai parlé de mariage, je ne les trompe pas, j'ai de l'honneur.

MADRÉ. Et t'as bien raison... elle serait heureuse, ta femme!

PIERRE. Et pourquoi qu'elle ne serait pas heureuse?.. allons, voyons, parle, ou je te retourne comme une omelette!..

MADRÉ. Voilà juste la raison; dans tes momens de bonne humeur, tu lui parlerais comme à moi: comment t'es-tu conduit avec la petite Annette qui a épousé le gros Thomas?

PIERRE. Eh bien! après...

MADRÉ. L'attendre à la sortie de l'église... lui faire une avanie!.. la menacer...

PIERRE. J'lai pas touchée!.. j'laimais pus... si j'l'avais aimée ce jour-là... je l'aurais tuée!

JEANNETON. Comment!.. qué que vous dites donc?

PIERRE. Je dis qu'une femme qu'on aime et qui vous trompe... on la tue c'est tout simple... c'est le pont aux ânes!..

JEANNETON. Tuer une femme!

PIERRE. Ah!.. mais il faut diablement l'aimer pour ça.

MADRÉ. Comme il entend l'amour, ce garnement-là!

PIERRE. Va voir si ça leur fait peur!

Mme SIMON. Vous êtes d'un naturel si inconstant! les femmes avec vous n'ont pas le temps de changer... et si j'ai un conseil à donner à Jeanneton...

PIERRE. Faites-moi l'amiquié de le garder pour une meilleure occasion; Jeanneton sait ce qu'elle a à faire, et moi aussi; pas vrai, petite?

JEANNETON. Dam!.. m'est avis qu'oui.

MADRÉ. Il les enjôlerait toutes...

PIERRE, *à Madré*. Toi, pour le quart d'heure, il me faut un de tes sacs, afin d'y fourrer mon gibier... cela fera que si on m'arrêtait, l'enveloppe étant à l'adresse du meunier... le meunier partagerait mon logement garni dans la prison du château!..

MADRÉ. Par exemple!..

PIERRE. Allons, pus vite que ça.

Mme SIMON, *à Madré*. N'allez-vous pas lui refuser un sac à présent!

MADRÉ. Ecoutez donc.

JEANNETON. C'est avare... et ça veut plaire aux femmes!..

MADRÉ. Je vais lui en chercher un.

(Il sort.)

PIERRE, *au milieu*. J'espère, que Mme Simon viendra manger sa part de ce gaillard-là! (*Jeanneton fait la moue.*) Et toi aussi, Jeanneton. (*Mme Simon fait la moue à son tour.*) Ah! si vous voulez vous faire aimer, pas de jalousie... il faut me prendre comme la nature m'a bâti... je ne peux pas me refaire pour votre bon plaisir; nous souperons joliment demain soir... la mère Pierre a l'habitude d'accommoder le gibier de monseigneur, elle lui a trouvé une sauce!.. une sauce!!! on mangerait un bailli avec cette sauce-là!

MADRÉ, *revenant avec le sac*. Voici l'objet... j'te le donne pas, j'te le prête.

PIERRE. A la bonne heure! (*Il se dispose à le placer.*) Il sera là, dans ce sac à farine, comme un coq en pâte. (*Il l'enferme.*) Et je défends qu'on y touche. *Apercevant le marquis.*) Il était temps!

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. La chasse est rompue... impossible de trouver la piste de ce maudit chevreuil!.. (*A Pierre.*) Ah! te voilà, paresseux!..

PIERRE, *à part*. Il ne s'est pas encore leve si matin que moi. (*Haut.*) Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Ne t'avais-je pas fait dire de rejoindre tes camarades... et de les aider à rabattre?

PIERRE. Ah! ma foi, c'est une corvée qui ne me va guère... j'suis d'une maladresse!.. demandez à Madré?..

MADRÉ. C'est la vérité.

PIERRE. Et puis, voilà un sac que le meunier m'a dit de porter à une pratique.

MADRÉ. Oui, oui...

PIERRE.

AIR: *Vaudeville des Chemins de fer.*

Allons, Madré, gagnons le large....
Car j'ai là, tu peux le penser,
Sur les épaul's un' bonne charge
Dont j'voudrais me débarrasser

LE MARQUIS.

Une autre fois, suis mieux la trace,
Et songe à ne plus oublier
Le gibier que ton maître chasse.

PIERRE.

J'en ai plein l' dos de vot' gibier.

LE MARQUIS. Insolent!

(Il lève sa craveche.)

Mme SIMON, *l'arrêtant.* Monsieur le marquis!..

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

PIERRE.

Allons, Madré, gagnons le large, etc.

JEANNETON, Mme SIMON.

Sans répliquer, gagnez le large,
Surtout craignez de l'offenser...
Sur votre dos pèse une charge
Dont il faut vous débarrasser.

MADRÉ.

Allons tous deux gagnons le large,
Ne t'amus' pas à l'offenser
Car sur ton dos pèse une charge
Dont il faut te débarrasser.

LE MARQUIS.

Allons, manant, gagne le large,
Et surtout crains de m'offenser,
Ou moi-même, ici, je me charge
De te montrer à mieux chasser.

(*Il s'éloigne avec Madré; Mme Simon rentre à la ferme; Jeanneton va pour sortir, le marquis la retient.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, JEANNETON.

LE MARQUIS. Eh! bien, tu t'enfuies, Jeanneton; est-ce que je te fais peur?

JEANNETON. Oh! bendu contraire, monseigneur, je sais que vous n'êtes pas méchant avec les femmes.

LE MARQUIS. A la bonne heure, au moins. (*Il lui prend le menton.*) Tu sais, petite, que c'est aujourd'hui qu'on nomme la rosière?..

JEANNETON. Aujourd'hui ou demain, ça me fait pas grand chose à moué.

LE MARQUIS. N'es-tu pas sur la liste?

JEANNETON. Pour la frime...

LE MARQUIS. Oui; je sais qu'il y en a trois fort laides, qui ont beaucoup de chances.

JEANNETON. Et puis voyez-vous, rosière, ça fait plus d'honneur que de profit.

LE MARQUIS. Mais si Jeanneton voulait être bien sage.

JEANNETON. Ça toujours été dans ma volonté.

LE MARQUIS. C'est moi qui nomme la rosière, et tu seras nommée.

AIR *de J. Doche.*

Oui, tu seras rosière,
Ce prix-là t'est bien dû;
Car je dois dans ma terre
Honorer la vertu.
Il faut être sévère,
Marcher les yeux baissés,
Ne pas chercher à plaire
Aux garçons empressés...
On n'écoute personne,
Seulement, en secret,
A son seigneur on donne
Les fleurs de son bonquet.
Oui, tu seras rosière, etc.
Ma main qui te la donne,
Sur ton front virginal
Placera la couronne
Qu'envie un front rival;
Pour ce prix qu'on admire
Je ne demande rien,
Et tu n'auras qu'à dire:
Monseigneur, je veux bien.
Oui, tu seras rosière, etc.

Et cette année, j'ajoute à la couronne de roses un collier.

JEANNETON. Un collier de vrai?

LE MARQUIS. Des pendans d'oreille.

JEANNETON. En argent.

LE MARQUIS. En or.

JEANNETON. Oh!

LE MARQUIS. Un trousseau...

JEANNETON. Oh! oh!..

LE MARQUIS. Des bonnets de dentelle... des robes de mousseline... des bas de coton...

JEANNETON Des bas de coton! ça rapetissait la jambe.

LE MARQUIS. Des souliers de peau de chèvre.

JEANNETON. Oh! oui.. des sabots, c'est gênant comme tout! regardez donc comme ça vous fait l'pied!

LE MARQUIS. Et puis la rosière de cette année aura une place...

JEANNETON. Pour garder les vaches du château?

LE MARQUIS. Non; la rosière ne gardera rien du tout... elle n'aura qu'à se promener toute la journée.

JEANNETON. Dans ses habits du dimanche?

LE MARQUIS. Et puis le soir, elle ira au spectacle... à la comédie...

JEANNETON. C'est-y loin ces villages-là?

LE MARQUIS. C'est à Paris.

JEANNETON. Faut aller pour tout ça à Paris?

LE MARQUIS. Avec moi, une fois nommée rosière... je t'emmène sans rien dire... nous partons ensemble.. ce soir, à la nuit tombante.

JEANNETON. Nous p... vous m'... ça n'se peut pas...

LE MARQUIS. Pourquoi cela?

JEANNETON, *avec un gros soupir.* Ça n'se peut pas... il me tuerait...

LE MARQUIS. Qui?

JEANNETON. Pierre-le-Rouge... il m'l'a promis.

LE MARQUIS. Comment... ce drôle-là?..

JEANNETON. C'est pas l'embarras, il ne m'aime peut-être pas assez pour ça.

LE MARQUIS. Une fois partie... tu n'auras plus rien à redouter de ce brutal.... ah! si tu restais au village!

JEANNETON. Oh! si je restais au village! mais... non... non, j'veux pas m'exposer à être rosière... ça me tournerait à mal... c'est décidé, je garderai mon mirliton à rayes, mes sabots de bouleau... et ma brassière de moilton.

(On entend l'hallali.)

LE MARQUIS. Voilà ces messieurs qui reviennent au château... tu réfléchiras... je te donne une heure... et si tu prends le bon parti, tu n'as qu'à venir me trouver.. me dire que tu veux bien être rosière, les robes, le collier, le trousseau, tout est à toi, et nous partons pour Paris à l'instant. Adieu, ma petite Jeanneton.

(Il sort.)

SCENE VII.

JEANNETON, *seule.*

Là!.. ai-je-t'y du guignon! si on avait fait une rosière, il y a tant seulement huit jours, ce damné de Pierre ne m'avait pas encore ensorcelée. Ah! bah! qu'est-ce que ça me fait? (*A elle-même, en soupirant.*) C'est qu'il est joliment gentil M. d'Entraigues!.. il a de petites mains si blanches!.. oui, mais Pierre-le-Rouge de son côté, il en a de fameuses... des mains ..

(Tout en parlant, elle a cueilli des bleuets du côté du moulin; elle s'arrête devant un carreau de vitre et les arrange dans ses cheveux.)

SCENE VIII.

JEANNETON, MADRÉ.

MADRÉ, *à lui-même.* V'là qu'est arrangé.. c'est bien le diable si nous ne les brouillons pas. (*Apercevant Jeanneton.*) Ah! que c'est joli... v'là à quoi qu'elle s'occupe au lieu d'être à sa besogne... la v'là qui s'attife, en place publique.

JEANNETON. Eh ben! après? qué qu'ça vous r'garde... c'est-il à vous ces fleurs-là?

MADRÉ. A s'vendrait au démon pour attirer les regards.

JEANNETON. J'ai pas besoin de m'donner tant d'tourment pour ça!

MADRE. Eh ben! avec tes dispositions, si l'hasard t'avait fait naître à la ville, vois-tu, tu ne serais déjà qu'une grande....

JEANNETON. Une grande quoi?

MADRÉ. Une grande je ne sais quoi.

JEANNETON. J'sais ben c'que vous êtes et c'que vous avez toujours été, vous, un méchant tire-liards. (*Montrant la pièce qu'il a au coude et au genou.*) C'est pas le neuf qui vous ruinera.

MADRÉ, *qui l'examine de plus près.* Des fleurs sur la tête... (*il soulève son tablier*) et une jupe trouée! comme ces demoiselles de Paris.

JEANNETON, *lui donnant sur la main, avec colère, une tape qui lui fait lâcher le tablier.* Ah ça, dites donc, voulez-vous vous taire vos manies, passez vot' chemin et plus vite que ça, parc'que...

MADRÉ, *riant.* T'as raison, aussi bien je suis pressé... (*D'un air bon homme.*) J'oubliais qu' j'ai une course à faire chez M. Guiton, l'notaire royal.

JEANNETON Tiens!.. vous allez donc faire vot' testament?

MADRÉ. C'est pour un contrat de mariage.

JEANNETON. Alors, c'est pas pour votre compte.

MADRÉ. C'est pour la fermière.

JANNETON. Elle n'a pas été longue à prendre son parti... et à renoncer à Pierre.

MADRÉ. Elle n'y renonce pas.

JEANNETON. Vraiment!

MADRÉ. C'est lui qu'elle épouse.

JEANNETON. Pierre!

MADRÉ. Pierre-le-Rouge, ton amoureux, l'amoureux de toutes les filles du village... la petite mère Simon veut le retirer de la circulation.

JEANNETON. Pas vrai.

MADRÉ. C'est un bon parti... il y a des écus... et puis la fermière est gentille.

JEANNETON, *avec dédain.* Ce n'est toujours qu'une veuve.

MADRÉ. Elle lui a fait un papier, comme par lequel elle lui passe tout son bien par dessus la tête.

JEANNETON. Tout son bien!

MADRÉ. Ça te fait de la peine, n'est-ce pas?

JEANNETON A moué!... pas du tout!

MADRÉ. Bah!

JEANNETON. Au contraire.

MADRÉ. Comment! je t'aurais fait plaisir?

JEANNETON. Sans le vouloir... Ah! ah! Pierre, me v'là rassurée... il ne me tuera pas.. le v'là fermier... moué, je serai rosière.

MADRÉ. Rosière! toi? oh! c'te farce!

JEANNETON. Pourquoi pas comme une autre?.. Qué qui me manque?

MADRÉ. Rosière!

JEANNETON. Oui, et je n'ai qu'un mot à dire pour ça.

MADRÉ. Et quel mot?

JEANNETON. «Je le veux bien.» Avec ce mot-là, j'aurai tout ce que je voudrai; et de ce pas je cours au château, dire à M. le

sieur le marquis : « Je le veux bien, » et vous verrez l'effet de c'te parole-là !

MADRÉ, *étonné*. Est-ce que ça serait vrai ?

JEANNETON.

AIR *de la Catacoua*.

Oui; ce mot-là, si je le répète,
Me procurera bien des douceurs,
J'aurai des plumets sur la tête,
Des rubans de trente-six couleurs,
J'aurai des mouches sur la figure,
Un grand carrosse à quat' chevaux,
Des beaux
Chapeaux,
Des caracos ;
Et allez donc les escarpins de bouleaux...
Quand on doit aller en voiture
On n'a pas besoins de sabots.

(*Elle jette ses sabots en l'air, et sort en courant.*)

SCENE IX.

MADRÉ, *seul, regardant courir Jeanneton.*

C'est pourtant vrai que j'ly ai pas fait de peine!.. c'est que l'amour n'est pas de ce côté-là. Je parie que Pierre en tient plus pour cette petite péronelle, qu'elle n'en tient pour lui... Tant mieux... il sera plus sensible à l'affront... Je l'aperçois là-bas, qui vient; allons chercher un broc à la cave... Quelques verres de vin lui monteront la tête... et mon drôle finira par faire quelque bonne grosse sottise qui nous débarrassera tout-à-fait de lui. Une fois hors du village, faudra bien que la voisine me revienne.

(Il s'en va au moulin en se parlant à lui-même, pendant ce temps-là Pierre entre en scène tenant à la main un papier qui l'occupe uniquement.)

SCENE X.

PIERRE, *seul.*

Maudit chiffon de papier! (*Il le froisse.*) J'ai beau le tourner et retourner de toutes les façons, je n'y connais pas plus à droite qu'à gauche!.. (*Il le tourne dans tous les sens.*) Et ma pauvre mère qu'est au lavoir... à une demi-lieue! que j'peux pas aller la trouver pour me lire ça. (*Il regarde le papier.*) Ça me fait pourtant l'effet de l'écriture à Raimbaut!.. et dire que je ne peux pas déchiffrer!.. Ah! si je n'avais pas été un butor, un paresseux... si quand on me faisait aller à l'école, je m'étais pas fait renvoyer quatre fois par semaine...(*Réfléchissant.*) Mais qu'est-ce que ça peut être? (*Riant.*) Des imbéciles qui croient que je sais lire!.. (*Sérieusement.*) Si c'était pourtant quelque chose de conséquence?.. (*Regardant bien le papier.*) Il me semble que ce mot-là... ça fait comme Jeanneton. Misérable chien! t'aurais bien mieux fait d'apprendre à lire, quand t'étais petit!.. Ah! si je savais lire... si je savais lire... je ne sais pas ce que je deviendrais!.. D'abord, je quitterais ce trou de village... je m'en irais droit devant moi, à Paris... je me ferais procureur... et je plumerais les paysans! je les plumerais!.. canailles de paysans! (*Il aperçoit Madré sortant du moulin avec un broc.*) Ah! voilà M. Finot.

SCENE XI

MADRÉ, PIERRE.

MADRÉ, *mettant le broc et les verres sur la table.* Je t'avais aperçu venir de loin, et je me suis dit à part moi... Pierre se rafraîchira bien d'un verre de vin. (*A part*). J'ai pris du vieux et du fort... ça le tapera plus vite.

PIERRE. Ah! comme t'es généreux ce matin!

MADRÉ. Les affaires vont un peu... le moulin tourne. (*Ils s'asseyent.*) Mets-toi là.

(Il prend le broc et verre à Pierre.)

PIERRE. Assez... et toi?

MADRÉ. Moi... c'est vrai... je m'oubliais.

(Il verse un peu.)

PIERRE. Tu te ménages. (*A part.*) Est-ce qu'il voudrait me mettre dans les vignes, ce cadet-là?

MADRÉ. Je ne porte pas le vin.

PIERRE. Passe-moi le broc. (*Madré le passe à regret. — A part.*) Ça a l'air de le contrarier... Il veut me mettre dedans.

MADRÉ. Sais-tu bien, Pierre, que t'es un heureux mortel.

PIERRE. Oui ; je dors assez bien, je mange, je bois. . mais tu ne bois pas, toi ?

MADRÉ. T'as jeté comme un sort sur le sesque de l'endroit... Je parierais ben que Jeanneton... et la mère Simon, ne sont pas les seules bergères à qui t'en contes?

(Il veut prendre le broc, mais Pierre s'y oppose et verse à tous les deux.)

PIERRE. Tu crois ça?.. A ta santé! (*Il boit. Madré fait semblant de boire.*) Allons, bois donc ; tu fais la petite bouche.

MADRÉ, *buvant.* Dam! je n'ai pas un coffre comme le tien.

PIERRE. Laisse donc... tu tiens chopine. (*A part.*) Et je vas t'en verser deux. Écoute bien... puisque nous ne sommes

que nous ceux, je vas te parler le cœur sur la main. (*Il boit. Madré fait semblant de boire.*) Encore ! vide ton verre, ou je vais t'entonner le broc moi-même.

MADRÉ, *buvant*. Je bois, je bois.

PIERRE. Cela a bien de la peine à passer... Je te défends... écoute bien.

MADRÉ. J'écoute, mon ami Pierre.

PIERRE. Je te défends de faire le beau.

MADRÉ. Je n'ai jamais fait...

PIERRE, *continuant*. De faire le beau auprès de ma fermière. Si j'ai le malheur de te trouver dans la ferme avec Mme Simon, je te casse un bras. (*Il boit. A Madré.*) Avale-moi ça.

(Madré boit et commence à se griser.)

MADRÉ. Mais je t'assure.... D'ailleurs, c'est pour lui parler de toi.

PIERRE. C'est pas tout .. Si tu t'avises encore de courir après ma petite vachère.. je te casse une jambe.

MADRÉ, *gris*. Bien obligé.

PIERRE. Et buvons un coup par là-dessus.

(Ils boivent.)

MADRÉ, *gris*. La petite vachère... je te le dis dans le tuyau de l'oreille... parce que vois-tu... moi... je suis ton ami... Elle ne t'aime pas infiniment, attendu que la mère Simon... une futée... en dessous main.

PIERRE, *intrigué*, *brusquement*. En dessous main... quoi?

MADRÉ. Ah! quoi! on a fait courir des bruits...

PIERRE. Quels bruits?

(Madré cherche à prendre le broc, Pierre le lui retire.)

MADRÉ. Des bruits!.. j'ai soif.

PIERRE. Assez... parle... voyons.

MADRÉ. Entre z'amis...

PIERRE. Entre z'amis...

MADRÉ. Du moment que c'est pour ton bien.. que la mère Simon.. et moi... nous avons arrangé la chose.

PIERRE. Quelle chose? La patience m'étouffe.

MADRÉ. Laisse-moi donc m'humecter un peu... j'ai la parole sèche. (*Il tend son verre. Pierre le repousse.*) Nous nous sommes dit... si la petite croit ça, c'est fini. (*Il rit et se lève.*) Ah ! ah! ah!... elle l'a cru... elle l'a cru !

PIERRE. Maudit ivrogne! je n'en tirerai pas un mot à présent.... Et cette lettre, si elle avait du rapport à tout ça?

MADRÉ, *riant*. Elle l'a cru !.. elle l'a cru !..

PIERRE, *le poussant*. Eh! va-t'en à tous les diables!

(Madré se retire en riant et en chancelant.)

SCENE XII.

PIERRE, *seul*.

Il y a quelque manigance là-dessous. Le nom de Jeanneton mêlé là-dedans... et on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a un peu de Jeanneton dans ce chiffon-là! Ah! voilà la bourgeoise!.. brusquons l'affaire.

(Il avance au-devant de la fermière.)

SCENE XIII.

PIERRE, Mme SIMON.

PIERRE, Mam' Simon?

Mme SIMON. Eh bien! Pierre!

PIERRE. Regardez-moi.

Mme SIMON. Que je te regarde?

PIERRE. Là!.. entre les deux yeux.

Mme SIMON, *embarrassée*. Pourquoi?

PIERRE. Vous n'oscz pas... vous êtes fautif.

Mme SIMON. De quoi?

PIERRE. Vous êtes fautif... vous et Madré, par rapport à Jeanneton.

Mme SIMON. Qu'est-ce que c'est que cette lubie qui te passe par la tête. Ce n'est pas ma faute si ta Jeanneton cherche à se faire nommer rosière.

PIERRE. Rosière!.. Jeanneton en est incapable, elle n'a pas cette ambition-là!... mais v'là une lettre où on me dit des choses...

Mme SIMON. A toi!.. tu ne sais pas lire.

PIERE. Aussi... je l'ai fait expliquer...

Mme SIMON. Eh bien?

PIERRE. Et pour que je voie si on ne m'a pas trompé... vous allez me la lire vous-même.

Mme SIMON. Puisque tu sais ce qu'il y a dedans.

PIERRE. Raison de plus... je verrai si on m'a dit la vérité!.. d'abord de qui c'est-y la lettre?

Mme SIMON, *voyant la signature*. De Raimbaut.

PIERRE. C'est vrai... c'est de lui.

Mme SIMON, *lisant*. « Mon pauvre Pierre, » si je n'étais pas de service au château, » j'irais te parler pour te dire de te mé- » fier du meunier et de...

(Elle s'arrête.)

PIERRE, *qui ne l'a pas perdu de vue un seul instant*. Allez... il y a un autre nom.

Mme SIMON, *vivement*. C'est une calomnie.

PIERRE. Allez toujours... et de...

Mme SIMON. « Et de la fermière. » Tu

vois bien que c'est faux!.. te défier de moi, de moi qui t'aime... qui t'ai donné tant de preuves d'intérêt...

PIERRE, *montrant la lettre.* Continuez... vous êtes encore que là...

Mme SIMON. « Ils se sont entendus pour » faire accroire à c'te pauvre innocente » que tu étais tombé d'accord pour épou- » ser la Simon. Ca fait que Jeanneton » doit venir au château pour que M. le » marquis lui donne la place de rosière...

PIERRE, *lui arrachant la lettre.* Et vous avez été assez osée!

Mme SIMON. Pierre, ne te fâche pas, ne te mets pas en colère!... la crainte de te perdre... la peur de me voir enlever ton amitié!.. tu sais bien que ce mariage a toujours été ma pensée.

PIERRE. Mettre la mort dans l'ame à cette jeunesse qui m'aime tant.

Mme SIMON. Eh! qu'ai-je donc fait depuis quatre ans que je t'ai mis à la tête de ma ferme... que je t'ai fait respecter de tes égaux, comme celui qui devait être un jour leur maître!.. moi, qui ai refusé vingt partis et qui par ces refus me suis attiré le blâme de ma famille!...

PIERRE. Ah! ce que vous venez de faire efface tout!.. entre nous, plus rien.

Mme SIMON. Ingrat!

PIERRE. Non, rien...

Mme SIMON, *pleurant.* Après tout ce que j'ai fait pour lui.

PIERRE. Ce que vous avez fait pour moi, je ne l'ai point oublié... je me jetterais à l'eau, je me mettrais dans le feu pour vous... mais jamais je ne vous pardonnerai. (*On entend une musique et des chœurs.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?.. oh! non, il est impossible que dans son désespoir Jeanneton ait consenti!... il n'aurait pas été long, son désespoir!..

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE BAILLI, JEANNETON *en rosière*, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR GENERAL.

AIR *du chœur de l'introduction de Guillaume Tell.* (Adam.)

Pour le seigneur le joli droit
D'accorder la couronne;
Fêtons celle qui la reçoit
Et celui qui la donne.
Ah! toujours conserve cette fleur,
Qu'elle soit le gage du bonheur.

(*Pierre cherche à réprimer sa colère, à la vue de Jeanneton il est prêt à pleurer.*)

JEANNETON, *à part.* Va, va, épouse ta fermière.

(Pierre cède enfin à sa rage, il s'avance brusquement et se place devant la jeune fille,)

PIERRE. Jeanneton!

JEANNETON, *tremblante.* Qué que vous voulez?

PIERRE. Jeanneton... cette couronne-là ne vous va pas.

(Il la prend de dessus la tête de Jeanneton, il la jette par terre et la foule aux pieds. Surprise générale.)

LE BAILLI. Quelle insolence!..

PIERRE. Pas de propos.

LE BAILLI. Misérable!.. tu mériterais...

PIERRE, *le menaçant.* Ne faites pas tant votre embarras.

PIERRE. Tu oses faire peur à la justice.

PIERRE. On s'en moque de votre justice et de vous.

LE BAILLI. C'est ce que nous verrons... allons chercher main forte... et nous verrons si ce drôle-là...

(Il sort avec les paysannes.)

SCENE XV.

PIERRE, JEANNETON.

PIERRE. Eh bien! pourquoi que vous ne les suivez pas, rosière manquée?

JEANNETON. C'est que j'ai quelque chose à te dire, Pierre.

PIERRE. Quoi donc?

JEANNETON. Tu n'es qu'un lâche, un sans cœur, un mauvais rouge...

PIERRE. Ah! dam! bergère, chacun a sa nature et sa couleur, et les rouges c'est tout l'un ou tout l'autre... fallait y prendre garde... avant de me tromper.

JEANNETON, *pleurant de rage.* Ma pauvre couronne, si fraîche... l'avoir foulée aux pieds, moi qui le croyais bon!

PIERRE. Oui, bon, mais bête, non; les ceux qui ont c'te faiblesse ne sont pas dans ma veste.

JEANNETON. Et dire que je ne suis qu'une femme! mais vois-tu, Pierre, je vivrais cent ans que je n'oublierai pas cette avanie... souviens t'en ben... tu m'as humiliée devant tout le monde... mais tu t'en repentiras toute ta vie!..

(Elle sort vivement.)

PIERRE, *entre les dents.* Jeanneton!... (*Il va pour lui parler, il s'arrête.*) Non.

(Il ramasse la couronne avec humeur et la met en pièces. Mme Simon arrivant vivement.)

SCENE XVI.

PIERRE, Mme SIMON.

Mme SIMON. Malheureux! qu'avez-vous fait?...

PIERRE. De quoi vous mêlez-vous?

Mme SIMON. Tous les gens du village se rassemblent.

PIERRE. Je les attends.

(Il va, vient, s'arrête auprès de la table, se verse un verre de vin, et le boit La nuit commence à venir.)

Mme SIMON. Pierre, mon ami, je vous en prie...

PIERRE, *agité*. Une petite malheureuse!

Mme SIMON. Qui ne mérite pas que vous vous exposiez pour elle.

PIERRE. Et si je veux m'exposer, moi !. Je l'aime... oui, je l'aime, je le sens à la fureur qui m'anime.

(Il se verse et boit.)

Mme SIMON. Au nom du ciel! ne restez pas ici... éloignez-vous... Voulez-vous un cheval.... de l'argent.... tenez.... tenez.... (*Elle lui offre sa bourse, sa croix d'or, ses bagues.*) Tout ce que j'ai est à vous.

PIERRE. Rien... rien... laissez-moi.

(Il prend le broc et boit à même.)

Mme SIMON. Ah! mon Dieu... il va se perdre! Pierre!... par grâce... par pitié...

(Pierre s'est armé d'un fléau.)

PIERRE. Qu'ils y viennent!

Mme SIMON. Il ne se connaît plus.

SCENE XVII.

LES MÊMES, LE BAILLI, RAIMBAUT, GARDE-CHASSE.

Final de J. Doche.

CHOEUR.

Point de résistance,
De pareils affronts
Demandent vengeance!
Et nous l'obtiendrons.
En prison il faut nous suivre.

PIERRE.

En prison!
Si vous êtes las de vivre,
Avancez donc?

(*Il fait le moulinet avec son fléau.*)

RAIMBAUT, *entrant.*

Ami, la raison t'abandonne,
Ecoute-moi.

PIERRE, *furieux.*

Ici, je n'écoute personne,
Eloigne-toi!

CHOEUR.

Il ose faire résistance,
Eh bien! pour lui plus de pardon;
Apprenons-lui l'obéissance
Et le chemin de la prison.

ENSEMBLE.

Vengeance! (*bis.*)
Vite en prison.

PIERRE,

Avancez donc?

(*Pierre se recule en levant son fléau; les paysans et les gardes s'élancent vers lui. Raimbaut, qui a devancé les autres, est atteint dans l'obscurité et tombe en jetant un cri.*)

TOUS. Ah !...

(Ils se précipitent vers lui. L'orchestre continue. On entoure Raimbaut; le passage reste libre, Pierre en profite pour fuir.)

PIERRE, *dans le fond.* Jamais ce village ne reverra Pierre-le-Rouge!

(Il disparaît par la montagne.)

LE BAILLI, *aux garde-chasse.* Feu sur lui!

(On tire deux coups de feu. Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon disposé pour un bal. Portes au fond. A droite, une petite porte secrète. A gauche, une croisée.

SCENE PREMIERE.

CORNÉLIE, *en négligé sur son canapé, lisant.*

Mon Dieu, que ce Pigault-Lebrun est donc drôle!... avec son *Enfant du Carnaval!*... il faudra que je dise au marquis de le lire.... (*Plus bas.*) Le marquis!.... étourdie.. heureusement, il n'y a personne là pour m'entendre... La terreur n'es plus à l'ordre du jour... mais nous sommes sous le directoire... et ces cinq rois-là, c'est toujours de la république... On permet bien à quelques ci-devant de rentrer en France... mais leur rendre leurs biens et leurs titres surtout, c'est une autre affaire!... Moi, l'habitude m'emporte.. il faut que j'y prenne garde!...

SCENE II.

CORNÉLIE, D'ENTRAIGUES.

CORNÉLIE. Ah! vous voilà!

D'ENTRAIGUES. Oui, ma chère!

CORNÉLIE. Eh bien?

D'ENTRAIGUES. C'est affreux, c'est inoui! c'est incompréhensible!...

CORNÉLIE. Comment, est-ce que vous n'êtes pas rayé?

D'ENTRAIGUES. Du tout... Camille Jordan, qui a vu la liste, m'avait positivement assuré que mon nom était porté dessus, que j'étais le troisième, entre Turenne et la Rochefoucault... Eh bien, ma chère, ces deux messieurs ont obtenu leur radiation... et moi... pour la seconde fois, mon nom a été impitoyablement biffé... et me voilà de nouveau dans la position d'un émigré qui a repassé la frontière en cachette.

CORNÉLIE. Heureusement que le directoire s'occupe plus de plaisirs que de politique... c'est la régence de la révolution. Mais n'avez-vous rien à vous reprocher?. un mot.... une épigramme; souvent, on ne sait pas devant qui l'on parle...

D'ENTRAIGUES. Est-il donc défendu de rire, de plaisanter, sous le nouveau régime?

CORNÉLIE. Il n'en faut pas davantage pour indisposer un gouvernement soupçonneux...

D'ENTRAIGUES. Un gouvernement qui ne durera pas.... c'est moi qui vous le dis...

CORNÉLIE. Parce qu'un mauvais plaisant s'est avisé d'envoyer au directoire une lancette, une laitue, un rat, enfermés dans une boîte de ferblanc... vous voilà de l'avis de ce mauvais rébus qui court tout Paris. *L'an sept les tuera....* Eh! mon Dieu! mon cher d'Entraigues, vous en disiez autant, quand vous avez émigré en 91...

D'ENTRAIGUES. Quel éclat dans vos salons!... Que veulent dire ces préparatifs?

CORNÉLIE. J'ai trouvé plaisant de faire danser à ma noce, sans qu'ils s'en doutassent, l'élite des incroyables et des merveilleuses, la jeunesse dorée du faubourg Saint-Germain.

D'ENTRAIGUES. Mais, ma chère, vous n'y pensez point!.. ce n'est pas au moment où ma radiation est encore incertaine que j'irai vous enchaîner au sort d'un pauvre émigré...

CORNÉLIE. Citoyen marquis, j'ai votre promesse... les témoins sont avertis...

D'ENTRAIGUES. Songe donc...que je suis toujours sous le coup des lois révolutionnaires... que d'un moment à l'autre je puis être incarcéré.... obligé de m'expatrier de nouveau.

CORNÉLIE. Le devoir d'une bonne citoyenne... est de suivre son citoyen partout... On m'incarcérera.. j'émigrerai.

D'ENTRAIGUES. C'est bien assez des dangers que tu as courus pour moi!...

CORNÉLIE. Est-ce que vous y pensez encore?...

D'ENTRAIGUES. Quand, malgré l'affreuse rigueur des lois, tu m'as fait passer de l'argent... là-bas...

CORNÉLIE. Le grand miracle!...

D'ENTRAIGUES. Tu t'exposais...

CORNÉLIE. Ils m'ont condamnée à faire la déesse de la Raison, dans la fête de l'Être Suprême!....

D'ENTRAIGUES. Quelle folie...

CORNÉLIE. J'en aurais fait bien d'autres pour vous, d'Entraigues... il est donc juste que vous en fassiez une pour moi... Ainsi, rien de changé.... dans notre cérémonie nuptiale.... seulement, mon ami, soyez prudent... ne vous mêlez point de politique... Quelqu'un m'a dit vous avoir vu, l'autre jour, sur la route de Clichy.

D'ENTRAIGUES, *avec embarras*. Moi!.. oh! non; l'on vous a trompée.

CORNÉLIE. Ce club de Clichy... les contrarie... ne vous fourrez pas là-dedans... le directoire a une police nombreuse.... Moi, je vous réponds de votre radiation.

D'ENTRAIGUES. Vous!... auriez-vous accepté l'invitation si pressante du directeur Barras?

CORNÉLIE. Fi donc!.. je sais trop à quel prix le Richelieu du directoire met sa protection... J'ai un moyen plus moral... Desmarets doit me présenter ce soir le secrétaire particulier de Barthélemy.

D'ENTRAIGUES. Honnête homme!.... Barthélemy.

CORNÉLIE. Monsieur Quissac.

D'ENTRAIGUES. Vous le connaissez?....

CORNÉLIE. Du tout; mais j'en ai entendu parler comme d'un jeune homme très-obligeant, qui aime surtout à se rendre agréable aux dames... Celui-là n'est pas dangereux... aussi je vous préviens que je ferai la coquette avec lui...

D'ENTRAIGUES. Jusqu'à minuit...

CORNÉLIE. Ah! jusqu'à ce qu'il m'ai remis votre carte de sûreté.

D'ENTRAIGUES. J'y consens. (*Regardant*

à la pendule) Eh! mais l'heure approche...

CORNÉLIE. Vous me quittez?

D'ENTRAIGUES. Ne faut-il pas que je songe à ma toilette... pour paraître dignement à votre fête.

CORNÉLIE. C'est vrai... l'heure s'avance.

D'ENTRAIGUES. Au revoir, ma chère...

CORNÉLIE. Cornélie... sévère Romaine renouvelée des Grecs... à propos de Grec, j'ai la plus jolie tunique... un amour... la citoyenne Talien... en sera au désespoir.

D'ENTRAIGUES. Il est un peu léger le costume moderne...

CORNÉLIE. Mode d'été... nous sommes au 2 septembre... c'est-à-dire au 17 fructidor. Je ne peux pas m'accoutumer à ce calendrier-là!

SCENE III.

CORNÉLIE, CORINNE.

CORNÉLIE. Non, non; je ne changerai rien à ma fête... et ce soir... je serai sa femme... j'ai toujours dans l'idée que la mode des marquis reviendra....

CORINNE, *entrant*. Citoyenne...

CORNÉLIE. Qu'est-ce?

CORINNE. Citoyenne, je viens d'apercevoir dans la cour le citoyen Desmarets avec un jeune muscadin.

CORNÉLIE. Déjà!.. et ma toilette qui n'est pas achevée... ce Desmarets est d'une exactitude ridicule!.. (*Appelant un des laquais qui sont dans le fond.*) Bordier, faites entrer et attendre dans ce salon!.. je suis impatiente de voir... ce citoyen Quissac... tu dis qu'il est mis...

CORINNE. Dans le dernier genre.

CORNÉLIE. Suis-moi, Corinne. . je veux que son costume pâlisse devant le mien.

(Elle sort avec sa femme de chambre.)

SCENE IV.

QUISSAC, DESMARETS, BORDIER.

BORDIER *introduit les deux invités*. Entrez, citoyens.

(Quissac est mis avec toute l'exagération du costume incroyable. La grosse cravate à bouts menaçans. Les grands anneaux d'oreilles, les cheveux en oreilles de chien, et retroussés avec un peigne; la culotte à mi-jambes avec des rubans; bas de soie rayés ou à serpens, breloques, chapeau à cornes. Desmarets a un costume du temps moins outré.)

QUISSAC, *promenant son lorgnon sur tous les objets*. Mé-veilleux!.. ma pa-ole sup-ème!

BORDIER, *saluant*. Citoyen...

QUISSAC. Tentu-e guègue... cheminée p-ussienne, fauteuils égyptiens... vases ét-usques, une anach-onisme cha-mant. (*S'approchant des vases.*) C'est de l'antiquité en te--e cuite...

BORDIER. La citoyenne Cornélie m'a chargé de vous témoigner ses regrets.

DESMARETS. C'est bon, c'est bon...

(Bordier sort.)

SCENE V.

DESMARETS, QUISSAC.

DESMARETS. Allons donc... mon cher Quissac, tu as voulu t'amuser à mes dépens, avec ce ton... cette élégance de manières... cet usage du monde... je ne croirai jamais que tu es né dans un village...

QUISSAC. Je veux devenir mandat territorial... ce qui est bien peu de chose, si je ne t'ai pas dit la vérité.

DESMARETS. Alors, tu es le bâtard d'un ci-devant.

QUISSAC. Merci. A vingt ans j'étais encore le plus lourd, le plus grossier paysan de la Picardie... je suis venu à Paris avec deux pièces de vingt-quatre sous dans ma poche... mais j'avais de la force, des bras, du courage... je me fis commissionnaire; il me semblait qu'étant le serviteur de tout le monde je n'étais le domestique de personne.

DESMARETS. Au surplus, qui est-ce qui se souvient aujourd'hui de la façon dont il a commencé.

QUISSAC. Le jour, je portais le crochet, je traînais la voiture à bras... la nuit, j'apprenais à lire... à écrire?.. et les chiffres... je me cassai la tête à calculer; quand je me vis en possession de cinq à six louis, j'achetai pour 40,000 francs d'assignats... avec mes assignats j'achetai des marchandises au maximum; je m'établis sur les marches du Perron... et là, je trafiquai, je vendis de tout... des châteaux, des cordons de canne, du café, des bijoux, des hôtels, du sucre, du savon, des maisons de campagne.

AIR : *Vaudeville des Visitandines ou de Turenne.*

Enfin dans mon ardeur extrême,
Je crois qu'aux chalands ébahis
Je me serais vendu moi-même,
Si l'on m'eût offert un bon prix...
Mais pour le bonheur de la France
Le directoire s'élevait,
Et comme chacun se vendait
Je redoutai la concurrence.

Heureux dans mes spéculations, j'étais en 95 à la tête d'un petit avoir que j'ai augmenté en achetant du tiers consolidé à 7,75.

DESMARETS. Et en prenant des intérêts dans quelques-unes de nos grandes entreprises... cela me fait penser que j'ai à remettre 2,000 écus que j'ai reçus ce matin chez Hinguerlaut.

QUISSAC. Envoyez-en la moitié à Mondragon.

DESMARETS. Au citoyen Pierre Madré, meunier.

QUISSAC. Au citoyen Pierre Madré.

DESMARETS. Ah ça ! quelle diable d'affaire as-tu avec ce brave homme? Voilà, depuis trois ans, sept à huit mille francs que je lui envoie... Est-ce que tu aurais agioté sur les farines?

QUISSAC. C'est une dette que j'acquitte pour un ancien camarade, une mauvaise tête, à qui, il y a sept à huit ans, il arriva un malheur.

DESMARETS. Des malheurs... il en arrive à tout le monde!

QUISSAC. Une rixe eut lieu dans le village... Il faisait nuit... on voulait l'arrêter, le conduire en prison... Il se défendit... et dans la mêlée, dans l'obscurité, il tua un pauvre père de famille, son meilleur ami.

DESMARETS. C'est sérieux!

QUISSAC. Il n'apprit cet épouvantable malheur que deux ou trois ans après, car il avait profité du désordre occasioné par cet accident, pour fuir la vengeance de son seigneur... C'était avant la révolution. Aussitôt qu'il eut connaissance de sa faute, il jura de tout faire pour la réparer. Il ne pouvait pas rendre à la vie le malheureux tombé sous ses coups... mais il voulut arracher à la misère la veuve, la famille du défunt... et il prit une voie détournée pour faire accepter des secours qu'on repousserait si l'on soupçonnait la main qui les envoyait.

DESMARETS. Et c'est toi qu'il en a chargé? C'est bien ; ton mauvais sujet finira par faire un honnête homme.

QUISSAC. Je l'espère.

DESMARETS. Ainsi, ça passe par tes mains, par les miennes, par celles du citoyen Madré!... Jamais de la vie on ne peut découvrir... il en est de ça comme du mariage dont je t'ai parlé... le beau-père ne se doute pas du tout que c'est de toi qu'il est question.

QUISSAC. Tu ne m'as pas nommé?

DESMARETS. Pas encore. Je désire que tu donnes auparavant un coup-d'œil à la jeune personne. Je l'ai fait inviter avec son père au bal de ce soir. Je suis sûr qu'à la première vue tu en deviendras amoureux.

QUISSAC. Moi!.. Je ne l'ai été qu'une fois, et j'ai bien juré que je ne serais plus attaqué de cette horrible maladie-là ; j'en ai trop souffert.

DESMARETS. Amoureux d'une de nos déesses parisiennes?

QUISSAC. D'une paysanne de quinze ans, fraîche, rosée... maligne... tu le croiras si tu veux. Il y a de cela des années... eh bien! cette coquine de figure est toujours là... et dès que j'aperçois une physionomie qui en approche un peu, il me prend des palpitations, mon cœur bat comme un imbécille.

DESMARETS. Comment! le beau Quissac.. la coqueluche de nos femmes à la mode... distingué par Raucourt, Chameroy, Carlier!.. lui, dont on cite tant d'aventures!

QUISSAC. Des aventures, ce n'est pas de l'amour... Je suis las de succès, et c'est pour faire une fin que je veux me marier. Un attachement solide chassera de mon cœur tous les souvenirs qui le tracassent. Au surplus, je ne suis pas très-exigeant.... Qu'est-ce que je demande? jeunesse... sagesse.

DESMARETS. Et richesse?.. Tu as assez de bonheur pour trouver de la beauté par dessus le marché.

QUISSAC. Silence! on arrive.

SCENE VI.

LES MÊMES, INVITÉS.

(Costumes du temps du directoire. Musique à l'orchestre pendant l'entrée des divers personnages qui passent dans la galerie du fond.)

BORDIER, *annonçant*. Le citoyen lord Erskine, et la citoyenne duchesse de Devonshire.

QUISSAC. Le baromètre directorial est à la paix.

BORDIER. Les citoyens Corbineu, et Lemarrois, élèves de Mars.

QUISSAC. Pépinière de généraux.

BORDIER. Le citoyen Della Maria, le citoyen Trenitz.

QUISSAC. La musique et la danse qui se donnent la main.

BORDIER. La citoyenne Lucrèce Perrou, les colonels Lannes et Kilmaine, le citoyen et la citoyenne Scipion Boucher, le citoyen Jean Bon, de Mayence.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CORNÉLIE.

(Elle est vêtue à la grecque et à la dernière mode.)

QUISSAC, *regardant le costume sans voir la figure*. C'est d'un précieux!.. Impossi-

ble de se déshabiller d'une manière plus convenable.

DESMARETS, *prenant Quissac par la main.* Belle citoyenne, j'ai l'honneur de vous présenter le citoyen Quissac.

CORNÉLIE. Citoyen...

QUISSAC, *à part.* Tâchons d'être aimable. (*Haut.*) Cha-mante citoyenne, je suis -avi de pouvoir enfin augmenter le nomb-e de vos nomb-eux admi-ateurs... Ma petite pa-ole panachée...

CORNÉLIE, *à part.* C'est un fat; ne soyons pas en reste. (*Haut.*) Ah! Desma-ets, vous êtes un homme ado-able de m'avoir amené le citoyen Quissac... Ma petite pa-ole pa-fumée.

QUISSAC, *saluant d'une manière ridicule.* Ah! ma-am!.. certainement que... (*En se relevant, il se trouve tout-à-fait en face de Cornélie; il reste devant elle la bouche ouverte, la phrase suspendue, et la surprise peinte sur le visage.*) Ah! mon Dieu!

CORNÉLIE, *d'un air très-gracieux.* Qu'avez-vous donc, citoyen?

DESMARETS. Est-ce qu'il va jouer la surprise de l'amour?

QUISSAC, *tout troublé.* Je vous demande mille pardons, mam... citoyenne... c'est si singulier.. je ne peux pas me figurer que c'est la première fois que j'ai le bonheur de vous voir... en p-ovince... peut-être à la campagne?

CORNÉLIE. La campagne! je l'ai en ho-eur. Je n'y vais pas même au mois de flo-éal.

QUISSAC. Et pourtant, plus je vous regarde... c'est que deux sœurs ne se ressemblent pas davantage... et si j'osais mettre un nom sur ce joli visage...

CORNÉLIE. Mille pa-dons! on m'attend au salon de musique. Le citoyen Ga-at va nous chanter une omance à la mode; c'est d'un p-ovincial, d'un petit jeune homme, nommé, je c-ois, Boyeldieu; il est né à Onen; je le p-otége! je suis folle de cette délicieuse omance.

(*Chantant avec affectation.*)

Viv-e loin de ses amours,
N'est-ce pas mou-ir tous les jours.

Desma-ets, donnez-moi le poing.

(*Répétant.*)

Viv-e loin de ses amours,
N'est-ce pas mou-ir tous les jours.

(Elle sort avec Desmarets, et ils passent dans les salons.)

SCENE VIII.

QUISSAC, *seul.*

(Ils se frotte les yeux, il se promène de long en large avec agitation.)

Voyons! voyons! Est-ce que je rêve?.. ou bien, cette femme... oh! non; c'est impossible!.. il y avait trop de calme dans ses regards!.. trop d'assurance dans toute sa personne!.. et moi, qui, au milieu de tout ce monde, ai manqué de céder à un premier mouvement! qui ai été sur le point de lui dire... c'est toi!.. Insensé!.. Et pourtant, la ressemblance est si grande... mais son costume? et le mien... son langage? et le mien.. sa situation brillante? et la mienne. Ah! il vaut mieux que ce ne soit pas elle, car elle n'aurait qu'à savoir l'aventure de Raimbaut, et j'aurais à craindre... ah! c'est égal! je veux éclaircir mes doutes.

SCENE IX.

CORNÉLIE, QUISSAC.

CORNÉLIE, *mystérieusement.* Inutile, Pierre, je vous ai reconnu.

QUISSAC. C'est toi!.. Ah! j'étais bien sûr. C'est toi!..

CORNÉLIE. Les *tu* et *toi* sont abolis depuis le 9 thermidor.

QUISSAC. Quand je te retrouve plus jeune, plus belle, plus brillante, tu voudrais..

CORNÉLIE. Ah! je vous en prie... monsieur Quissac!... (*elle rit*) et d'où vous est donc venu ce nom-là?

QUISSAC. Du désir de changer le mien.. une fantaisie.

CORNÉLIE. Ah! oui; on ne veut pas être né au village!. et cependant, Pierre est un nom comme un autre.

QUISSAC, *à part.* Elle ne sait rien.

CORNÉLIE. Qui m'aurait dit, quand je tourmentais Desmarets pour m'amener le beau Quissac, que c'était!.. ah!..

QUISSAC. Et moi, quand j'accourais offrir mes hommages à la citoyenne Cornélie... qui m'eût annoncé que je trouverais Jeanneton, une me-veilleuse.

CORNÉLIE. Pierre, un inc-oyable.

(Tous deux rient.)

QUISSAC. Oublions le passé, le village et la misère... tout cela n'était qu'un rêve... La réalité, c'est le bonheur de nous revoir, de ne plus nous quitter.

CORNÉLIE, *à part.* Il est effrayant avec

sa fidélité... il faut absolument que je le décourage.

QUISSAC. A toi, Cornélie, tout l'or que je possède, tous mes biens, ma fortune, mon avenir!.. A moi, la plus aimable, la plus aimée des femmes.

CORNÉLIE. C'est impossible, mon cher.

QUISSAC. Impossible!.. Vous ne m'aimez plus?

CORNÉLIE. Ma main est promise à un autre.

QUISSAC. A un autre?

CORNÉLIE. Et je ne puis me dégager.

QUISSAC. Je vous dégagerai, moi!.. je le tuerai.

CORNÉLIE, *souriant*. Vous croyez avoir encore affaire à la petite fille dont vous avez foulé aux pieds la couronne, et que vous avez forcée à quitter sur-le-champ le village.

QUISSAC. Je suis en présence de celle qui m'a trahi, et à laquelle je suis prêt à tout pardonner. Ecoute, Jeanneton... Depuis que j'ai quitté le village, ton souvenir m'a suivi partout. Quand, à force de bonheur, d'activité... j'ai vu la fortune sourire à mes travaux, une idée vague mais constante me disait qu'un jour viendrait où je pourrais tout partager avec toi. Ce jour est arrivé, et je le jure... (*lui prenant le bras*) tu seras ma femme... ou tu ne seras la femme d'aucun autre.

CORNÉLIE. Laissez donc mon bras, citoyen.

QUISSAC. Je puis être pour toi l'ami le plus tendre ou l'ennemi le plus implacable... et ma haine n'est pas stérile... Va voir, si, malgré les protections de Rebwel et de Camille Jordan, ton ci-devant marquis d'Entraigues sera jamais rayé.

CORNÉLIE. Quoi! c'est vous?

QUISSAC, *lui serrant le bras*. Moi-même!

CORNÉLIE. Mais vous me faites mal!

QUISSAC. Choisis donc... du citoyen Quissac, ou de Pierre-le-Rouge.

CORNÉLIE, *avec fierté, ôtant son bras*. Ni l'un ni l'autre.

QUISSAC. Eh bien! je connaîtrai celui que vous me préférez... et quand ce serait Augereau, Bernadotte, Pichegru.. j'irai lui dire: Cette femme est à moi... il me la faut!

CORNÉLIE. Au nom du ciel!.. on vient... je vous en supplie, ne me compromettez pas.

QUISSAC, *ironiquement*. Vous demandez grâce?.. soyez tranquille!..

CORNÉLIE, *à part*. Oh! si je pouvais me venger!..

SCENE X.

LES MÊMES, DESMARETS.

DESMARETS. Ah! pardon!.. c'est toi que je cherchais, mon cher!..

CORNÉLIE. Je me retire...

QUISSAC. Restez, madame, oh! je n'ai point de secrets pour... (*elle lui lance un regard; à Desmarets*) tu peux parler.

DESMARETS. Notre munitionnaire est là... avec sa fille... ton mariage est arrêté.

CORNÉLIE. Ah!.. (*respirant*) vous vous mariez?..

QUISSAC. C'est-à-dire je ne me marie plus.

DESMARETS. Ah! bah! pourquoi donc?

QUISSAC. J'ai changé d'avis

DESMARETS. Quel caprice?

QUISSAC. C'est comme ça, sous le règne de la république une et indivisible.

DESMARETS. Après les démarches que j'ai faites en ton nom... imaginez-vous la plus jolie petite citoyenne... une Minerve de dix-sept ans, fille unique du munitionnaire de Sambre et Meuse... 200,000 francs de dot... argent.

CORNÉLIE. Et vous êtes insensible à de si brillans avantages?

DESMARETS. Il y a de la folie...

QUISSAC. Assez, Desmarets!.. j'espère que la citoyenne Cornélie me fera l'honneur d'accepter ma main pour une gavotte?

CORNÉLIE. Désolée, citoyen... mais Desmarets m'avait déjà retenue.

Elle lui fait des signes.)

DESMARETS. Oui, oui... c'est vrai... je l'avais oublié...

QUISSAC. Ce n'est pas galant!.. c'est moi qui réparerai son oubli.

CORNÉLIE. Mais, citoyen...

QUISSAC, *bas*. Viens... ou du scandale!

CORNÉLIE, *à part*. Paysan!.. va... (*A Desmarets.*) Vous le voyez, on m'ent-aîne...

QUISSAC, *en sortant avec elle*. Mon cher Desmarets, si tu n'étais pas content... je n'ai jamais refusé un coup d'épée à un ami.

SCENE XI.

DESMARETS, *seul*.

Insolent!.. si j'étais brave, il y a longtemps que je t'aurais cherché dispute!... Qu'est-ce qu'il peut y avait de commun entre ces deux êtres-là qui ne se connaissaient pas il y a une heure!.. ce qu'il y a de sûr,

c'est qu'il y a quelque chose... quelque intrigue amoureuse... ou politique peut-être... depuis trois semaines il circule des bruits de conspiration... On se plaint de la tendance du conseil des Cinq-Cents... il y a un coup d'état en l'air... et le cher Quissac, secrétaire de Barthélemy... eh mais!.. à propos de bruit... il me semble que j'entends... le tambour à cette heure-ci... on dirait la générale!.. allons au salon, et sachons de quoi il est question... eh! bon Dieu!.. voilà tout le monde qui vient de ce côté!..

(Des cris et du bruit en dehors. Toute la société se précipite en désordre dans le salon d'entrée; il y a confusion. On entend le tambour qui se rapproche; puis le son des cloches qui d'abord produisent un bruit lointain. Le bruit augmente et diminue jusqu'aux dernières mesures du morceau suivant.)

SCENE XII.

DESMARETS, CORNÉLIE, INVITES

Morceau d'ensemble de J. Doche.

CHOEUR GENERAL

Des invités qui entrent en s'interrogeant.

Quelle est donc la nouvelle?
Entendez-vous ces cris!
Une révolte a-t-elle
Eclaté dans Paris.

DESMARETS, *à la fenêtre qu'il a ouverte.*

Quel bruit confus! quelles alarmes!
Je vois des groupes s'amasser,
Des citoyens courir aux armes!

CHOEUR.

Ciel! que va-t-il donc se passer?

DESMARETS.

Ecoutez, écoutez, on bat la générale!
A Notre-Dame, on sonne le tocsin!

TOUS.

Ah! cette nuit sera fatale!

DESMARETS, *prenant son chapeau.*

Nous saurons ça demain matin.

UNE DAME. Mon châle!.. où est donc mon châle?..

UNE AUTRE. Un remise... une voiture de place?..

UN INVITÉ. Joseph!.. mon wiski!..

(Le bruit redouble dans la rue.)

CHOEUR GENERAL.

Plus de danses, plus de fêtes,
A la hâte rentrons tous....
Echappons à la tempête
Qui gronde autour de nous.
Fuyons!
Partons!
Esquivons-nous.

(*Tout le monde gagne la porte de sortie; on se retire en tumulte.*)

SCENE XIII.

CORNÉLIE; *puis* QUISSAC.

CORNÉLIE. Ils sont infiniment polis... ils s'en vont... sans même prendre congé de la maîtresse de la maison... Ah ça! est-ce que ce serait vraiment sérieux?.. est-ce que nous allons encore avoir un 1er prairial, un 13 vendémiaire!.. heureusement d'Entraigues m'a promis de ne se mêler de rien.

QUISSAC, *arrivant lentement et achevant un sorbet.* Eh bien! ils me laissent là... tête-à-tête avec mon sorbet?

CORNÉLIE, *à part, surprise et fâchée.* Il est resté.

QUISSAC. Parce qu'on bat le tambour... et qu'on sonne le tocsin... ils disparaissent... on voit bien que ces gens-là ne sont pas habitués comme nous aux révolutions... de tout genre...

CORNÉLIE. Dans un moment aussi grave... votre place... il me semble, devrait être au Luxembourg.

QUISSAC. Est-ce que tout cela me regarde moi!.. (*chantant*) qu'on se batte, qu'on se déchire. Déjà le bruit fait comme vos invités. il s'éloigne; savez-vous qu'ils sont adorables... vous me fuyez... vous m'évitez, et ils me ménagent un tête-à-tête...

CORNÉLIE. Que je ne saurais prolonger plus long-temps... je désire me retirer... je suis fatiguée... harassée... et je vous crois de trop bonne compagnie pour insister.

QUISSAC. A condition que vous me donnerez la permission de revenir.

CORNÉLIE. Non...

QUISSAC. Je suis homme à m'en passer

CORNÉLIE. Dans notre position... le plus sage est de prendre une bonne résolution... de ne jamais nous revoir...

(En parlant elle s'est approchée de la sonnette et tire le cordon.)

QUISSAC, *à part.* Que veut-elle faire?

CORNÉLIE, *aux domestiques qui entrent.* Bordier, faites avancer le wiski... du citoyen Quissac... vous, Dominique, éclairez...

QUISSAC, *à part.* La voilà qui me met à la porte!.. avec un aplomb...

CORNÉLIE, *saluant.* Enchantée d'avoir eu l'avantage de vous posséder à ma soi-ée...

QUISSAC. Ah! madame... c'est moi qui suis pénét-é... j'espère être assez heureux pour reconnaître dignement vos ado-ables procédés... (*A part.*) Je te reverrai, Jeanneton...

CORNÉLIE, *au fond.* P-enez ga-de; l'escalier est glissant.

SCENE XIV.

CORNÉLIE, *seule.*

Ah! ah! monsieur Pierre, vous ne vous attendiez pas à celle-là... en partant il m'a lancé un regard!.. va, va, mon pauvre Quissac, demain je me moquerai de toi, je serai en puissance de mari; et maintenant que je connais l'ennemi qui s'opposait à sa radiation... je le battrai en brèche très-aisément... est-ce qu'il y a des obstacles invincibles pour une femme d'esprit? (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Tout est tranquille, on n'entend plus rien, et j'espère que bientôt...

SCENE X.

CORNÉLIE, D'ENTRAIGUES, *entrant vivement et en désordre par la porte du fond à droite.*

CORNÉLIE. Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il?

D'ENTRAIGUES. Les entendez-vous?

CORNÉLIE. Non.

D'ENTRAIGUES. Non?.. en tournant la rue de la Loi ils auront perdu ma trace...

(Il s'assied.)

CORNÉLIE. Que vous est-il arrivé?.. au nom du ciel expliquez-vous!

D'ENTRAIGUES. Les misérables! ils triomphent!.. Scherer et Berthier... ont tout su, tout fait échouer...

CORNÉLIE. Echouer!.. mais quoi donc?..

D'ENTRAIGUES. Nos mesures étaient si bien prises!..

CORNÉLIE. Vos mesures?..

D'ENTRAIGUES. Mais nous étions surveillés par les agens de cet infâme Directoire... le comité de Clichy vient d'être envahi par la police...

CORNÉLIE. Le comité de Clichy!.. on ne m'avait pas trompée.

D'ENTRAIGUES. Ils ont arrêté Portalis, Boissy-d'Anglas, Barbé-Marbois!.. je ne sais comment j'ai été assez heureux pour leur échapper.

CORNÉLIE. Ainsi, vous conspiriez... après toutes vos promesses...

D'ENTRAIGUES. J'ai fait ce que l'honneur m'ordonnait de faire... la partie est perdue... jusqu'à nouvel ordre... aussi, ce n'est plus un époux qui vient te chercher pour te conduire à l'autel, c'est un proscrit qui vient te demander un asile.

CORNÉLIE. Et c'est à mon ma i que je l'accorde.

D'ENTRAIGUES. Oh! foi de gentilhomme!.. mais laissons passer les premiers jours... et à l'aide de la protection de ce M. Quissac que tu as dû recevoir.

CORNÉLIE. Lui!.. c'est votre ennemi... votre ennemi le plus grand.

D'ENTRAIGUES. Je ne le connais pas.

CORNÉLIE. S'il vous soupçonnait à Paris.. chez moi, vous seriez perdu...

D'ENTRAIGUES. Quel motif?

CORNÉLIE. Ce Quissac... c'est Pierre... Pierre, le batteur en grange de Mondragon.

D'ENTRAIGUES. Pierre-le-Rouge!..

CORNÉLIE. Lui même... qui m'a reconnue... qui vous déteste...

(On entend du bruit extérieurement.)

D'ENTRAIGUES. Qu'est-ce que cela?

(Il va vers la fenêtre.)

CORNÉLIE, *l'arrêtant.* Vous montrer!... et si c'est vous qu'on cherche!...

D'ENTRAIGUES, *écoutant.* On dirait qu'on marche sous la fenêtre, dans le jardin!...

CORNÉLIE. Silence!... (*Lui désignant la porte.*) Dans ce cabinet, en entr'ouvrant un peu la porte, vous pourrez tout entendre sans être vu... De la prudence!... le bruit redouble.

D'ENTRAIGUES. Ah! quand finira donc cette existence de mystère et de proscription?

CORNÉLIE, *le poussant.* Vite... vite, mon ami.

(Elle le pousse dans le cabinet et ferme la porte.)

SCENE XVI.

CORNÉLIE, D'ENTRAIGUES, *caché;* QUISSAC.

(La fenêtre s'ouvre avec force, Quissac paraît et saute dans l'appartement.)

CORNÉLIE. Lui!

QUISSAC. Vous voyez que je me passe de la permission.

CORNÉLIE. Que faire?

QUISSAC. Vous m'aviez défendu votre porte... il me restait la fenêtre...

CORNÉLIE, *à part.* Et d'Entraigues qui est là! (*Haut.*) Citoyen Quissac... une pareille conduite...

QUISSAC. Est toute simple... (*A demi-voix.*) Que de fois, Pierre a pris ce chemin-là pour aller voir Jeanneton...

CORNÉLIE. C'est une indignité!...

QUISSAC. Mais dans ce temps-là... nous n'étions pas si farouche, et nous l'aidions, de crainte qu'il ne se cassât le cou. ..

CORNÉLIE. Eh! monsieur, il ne s'agit plus ici du passé!.... votre présence chez moi, à pareille heure... est un outrage.... et si j'appelais!

QUISSAC. Qu'à cela ne tienne! vous m'avez appris vous-même où est la sonnette...

(Il va pour tirer le cordon.)

CORNÉLIE *voyant la porte du cabinet s'entr'ouvrir.* Pierre, par pitié, ne me perdez pas.

QUISSAC. Il y a quelqu'un là... tant mieux!

CORNÉLIE. Là... je vous le demande!... est-ce ainsi qu'un homme de bon genre se présente à une femme... qui a des ménagemens à garder, une réputation à conserver.

QUISSAC. Procédés pour procédés!... si la grande dame en avait eu de meilleurs!... mais je jure bien!...

CORNÉLIE. Encore!... du bruit... des façons à compromettre une femme pour laquelle on prétend avoir de l'amitié...

QUISSAC. Vous en doutez!...

CORNÉLIE. Si vous voulez que j'en sois persuadée, parlez... bien bas...

QUISSAC. Aussi bas que vous voudrez.

D'ENTRAIGUES. La porte fermée on n'entend rien du tout.

(Il l'entr'ouvre.)

CORNÉLIE, *élevant la voix.* Eh bien!.... monsieur Pierre, me voilà toute disposée à vous entendre.

D'ENTRAIGUES, *à part.* M. Pierre!.... c'est ce maudit rustre!...

QUISSAC. Au moins asseyons-nous.

(Il veut la conduire du côté du cabinet.)

CORNÉLIE. Non, non; pas de ce côté! J'ai besoin d'air.

(D'Entraigues referme vivement la porte.)

QUISSAC.

AIR *de J. Doche.*

Des beaux jours de notre jeunesse,
Vous vous souvenez donc enfin;
Jeanne, donnez-moi votre main,
Et que sur mon cœur je la presse.

(*D'Entraigues a de nouveau entr'ouvert la porte; il prête l'oreille; Cornélie s'en aperçoit.*)

CORNÉLIE, *très-haut.*

N'espérez jamais de retour;
Si vous comptez sur mon amour,
Monsieur Pierre, votre cœur s'abuse,
Et ma main je vous la refuse.

(*Elle donne sa main à Quissac qui la baise. Le marquis fait des signes de joie.*

CORNÉLIE, *à part.*

Ah! par bonheur... là-bas
Il entend, mais il ne voit pas.

(*Elle entraîne Quissac du côté opposé au cabinet; elle le fait asseoir sur sa causeuse.*)

Même air.

QUISSAC.

Toi, que depuis dix ans j'adore

CORNÉLIE.

Plus bas.

QUISSAC.

Souviens-toi que jamais,
Jadis, tu ne me refusais...

CORNÉLIE.

Mais parlez donc plus bas encore

(*Elevant la voix.*)

Non, non, pas la moindre faveur,
Monsieur Pierre, j'ai donné mon cœur;
Mon serment je me le rappelle
J'ai le défaut d'être fidèle!

(*Quissac l'embrasse.*)

CORNÉLIE, *à part.*

Ah! par bonheur... là-bas
Il entend, mais il ne voit pas.

D'ENTRAIGUES, *à part.* J'espère qu'elle va le renvoyer.

CORNÉLIE. Vous allez être sage... et repartir... par le chemin... le plus court...

UNE VOIX. Au nom de la nation et de la loi.

D'ENTRAIGUES. La police.

(Il ferme vivement sa porte.)

QUISSAC. Une visite domiciliaire!

CORNÉLIE. Je tremble. (*A Quissac.*) Cachez-vous.

QUISSAC. Moi! je ne me cache jamais.

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE PAIX, DEUX EXEMPTS, *au fond, en dehors.*

L'OFFICIER, *à la cantonnade.* Que les issues soient bien gardées!... Pardon, citoyenne, nous vous sommons de nous indiquer la retraite du ci-devant marquis d'Entraigues.

QUISSAC, *à part.* Il était à Paris! En vérité! citoyen... troubler le repos d'une femme, entrer chez elle au milieu de la nuit... La république est fort indiscrète.

L'OFFICIER. Le conspirateur d'Entraigues est ici... on a suivi ses traces. ... on l'a vu entrer.

CORNÉLIE. En vérité, citoyen, on s'est trompé.

L'OFFICIER. Nous allons nous en assurer en fouillant cet appartement...

CORNÉLIE, *regardant Quissac.* Ah!.... (*A l'officier.*) Comment, citoyen! vous exigeriez que je vous livrasse moi-même?..

L'OFFICIER. C'est le devoir d'une bonne patriote.

QUISSAC, *à part.* Je la connais! elle le livrera.

CORNÉLIE. Mais il est innocent.

L'OFFICIER. Raison de plus.

CORNÉLIE, *se jetant dans les bras de Quissac.* Ah! cher marquis!

QUISSAC, *surpris.* Hein?

CORNÉLIE, *sanglotant.* Il faut donc nous séparer!

QUISSAC. La scélérate! elle pleure, Dieu me pardonne!

CORNÉLIE. Mon ami... la feinte est inutile...

QUISSAC. Diable! ce serait très-piquant, ma toute belle!... (*A l'officier*) Citoyen, je ne suis pas plus l'ex-marquis d'Entraigues, que le ci-devant Grand Turc.

L'OFFICIER. Qui êtes-vous donc alors?..

QUISSAC. L'amant de madame... attrape...

SCENE XVIII.

LES MÊMES, D'ENTRAIGUES.

D'ENTRAIGUES, *qui avait entr'ouvert la porte un moment avant.* Vous en avez menti!..

CORNÉLIE, *à part.* Il se perd.

QUISSAC. C'est lui qui était là; c'est parfait.

D'ENTRAIGUES. Oui, monsieur, c'est moi qui suis le mari de madame et le marquis d'Entraigues... je connais le coup d'état du Directoire... et je m'attends à être porté sur la liste des victimes.

CORNÉLIE *sonne, Bordier entre.* Ma voiture.

(Bordier sort.)

L'OFFICIER. Pardon, citoyen, je n'ai l'honneur de connaître ni l'un ni l'autre, et dans le doute... je vous arrête tous les deux.

QUISSAC. Prenez garde à ce que vous allez faire!.. je suis le secrétaire du directeur Barthélemy.

L'OFFICIER. Le citoyen Quissac?

QUISSAC. Lui-même...

L'OFFICIER. Ah! citoyen, que de reconnaissance... pour le service que vous nous rendez... nous allions de ce pas à votre domicile.

QUISSAC. Pourquoi faire?

L'OFFICIER. Pour vous prier de nous suivre...

QUISSAC. Moi!

L'OFFICIER. Vous êtes sur la liste des déportés pour Cayenne.... avec le citoyen Barthélemy.

CORNÉLIE. Citoyen Quissac... croyez que je suis désolée... (*Au marquis.*) Vous ne partirez pas.

QUISSAC. Je ne vais pas à Cayenne.... j'ai des affaires à Paris... et je vous brûle la politesse.

L'OFFICIER. Je ne connais que mon devoir.

QUISSAC, *tirant un pistolet.* Vous connaissez peut-être cela aussi.

L'OFFICIER. Citoyen, vous manquez de respect à la loi.

QUISSAC. Pas un un mot... ou je lâche. (*A Cornélie.*) Ne vous donnez pas la peine de me reconduire, madame; je connais mon chemin.

CORNÉLIE, *a d'Entraigues.* Suivez-le...

QUISSAC. Du tout, du tout... je tiens beaucoup à ce qu'il voyage... (*Mettant en joue.*) Vous avez bougé, je crois... au -evoir citoyenne Co-nélie...

(Il sort par la fenêtre.)

CORNÉLIE. Et vous le laissez échapper!

L'OFFICIER. Rassurez-vous, citoyenne.. le domicile est cerné

CORNÉLIE, *au marquis.* Vous êtes malheureux, ce n'est pas le moment de vous gronder.

(On entend un coup de feu.)

PLUSIEURS VOIX, *en dehors.* Il est pris... il est pris...

CORNÉLIE, *au marquis.* Suivez-le.... (*Le marquis l'embrasse et suit l'officier de paix.*) Vous aurez bientôt de mes nouvelles; (*seule*) mon parti est pris, il le faut.

BORDIER, *entrant.* Citoyenne, les chevaux sont à la voiture.

CORNÉLIE. Chez Barras.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle gothique du château de Mondragon. Trois portes au fond; au premier plan, à gauche, une cheminée garnie ; ensuite, une croisée; au premier plan, à droite, une console.

SCENE PREMIERE.

PHILIPPE, MADELEINE COPIN, DESPORTES PIERRE HUOT, PAUL JOUBLIN ET AUTRES PAYSANS.

PHILIPPE, *assis près d'une table, à gauche.* Oui, mes amis, c'est par l'ordre de M. le comte, député du grand collége d'Amiens, le plus riche propriétaire de l'arrondissement de Péronne, que je vous ai réunis dans son château.

DESPORTES. Pourquoi faire qu'il nous dérange ?

PHILIPPE. Vous allez le savoir. (*Appelant après avoir lu sur un registre.*) Pierre Huot ?

HUOT. C'est moi.

PHILIPPE, *lui donnant de l'argent.* Vingt-cinq francs pour ta vieille mère malade.

HUOT. Merci, monsieur Philippe.

PHILIPPE. Paul Joublin ? (*Le paysan s'avance.*) M. le comte te donne la place de tonnelier du château.

JOUBLIN. A moi !... comment qu'il sait que je suis tonnelier ?..

PHILIPPE, *à un autre.* Louis Desportes, ton père est trop vieux pour continuer l'ouvrage du jardin : M. le comte lui fait une pension de cent écus, et c'est toi qui le remplaceras...

DESPORTES. Moi !.... jardinier du château !

PHILIPPE. Madeleine Copin, veuve Trémeau, voilà deux cent cinquante francs pour réparer votre petite maison de la Saulnée.

MADELEINE. Merci, mon bon monsieur ! C'est vrai, dà, que ma pauvre bicoque en a grand besoin ... mais comment M. le comte a-t-il pu le savoir ?.. il n'y a guère que huit à dix jours qu'il est ici, et le v'là déjà au courant de nos affaires !.. C'est un drôle de seigneur tout de même.

DESPORTES. Vous voulez dire un brave seigneur qui sait distinguer le mérite !

MADELEINE. Et puis c'est qu'il appelle chacun par son nom !.... Pierre Huot, Paul Joublin, Louis Desportes, Madeleine Copin, mon nom de fille !.... on dirait qu'il est sorcier.

DESPORTES. Sorcier on non, c'est un digne homme : faudra le laisser tranquille, celui-là, et pas le taquiner, comme dans le temps de la révolution ce pauvre monsieur d'Entraigues.

PHILIPPE. L'intention de M. le comte est de faire réparer les chemins, de fonder une école, d'établir un marché dans le village.

CHOEUR DE PAYSANS.

Quel bonheur ! quelle ivresse !
Ce mortel généreux,
Consacre sa richesse
A faire des heureux.

(*Le comte paraît dans le fond; dès que les paysans l'aperçoivent, ils vont au-devant de lui.*)

TOUS, *criant.* Vive Monseigneur !

SCENE II.

LES MÊMES, LE COMTE.

(Il pose sa canne et son chapeau sur la console.)

LE COMTE. Vive tout le monde, mes amis, le plus long-temps possible !...

TOUS. Oui, monseigneur.

LE COMTE. Appelez-moi tout bonnement M. le comte.

DESPORTES, *à part.* Il n'est pas fier !

LE COMTE. Je veux qu'il n'y ait ni pauvres ni fainéans dans le village.

DESPORTES. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Je veux que les anciens se reposent et que les jeunes travaillent.

DESPORTES. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Et pour que les paresseux n'aient point d'excuses, je vous préviens que je vais faire afficher partout qu'il y aura toujours de l'ouvrage au château pour les hommes, pour les femmes... ci

même pour les enfans... au tourne-broche.

DESPORTES. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Philippe, reconduisez ces braves gens et faites-les passer par la cuisine, ils s'y arrêteront volontiers.

TOUS. Oui, monsieur le comte.

REPRISE DU CHOEUR.

(Ils sortent avec Philippe.)

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

Enfin, après une absence si longue me voici donc revenu dans mon village! (*Il va ouvrir la fenêtre et regarde.*) J'ai voulu encore une fois respirer l'air du pays où je suis né..... où j'ai été si pauvre!.... si malheureux!.. J'aperçois encore là-bas, à travers les arbres du parc... la chaumière de Jeanneton.... à droite!... la place où était la maison de l'ancien bailli qu'ils ont brûlée dans le temps.. puis l'église... plus loin, la ferme de cette pauvre mère Simon... et la place où Raimbaut... (*Fermant la fenêtre avec vivacité.*) Ah! quoique les preuves de ce malheur aient été détruites dans l'incendie du baillage, ce fatal souvenir pèsera toujours sur mon cœur.

(Il s'assied triste et rêveur.)

SCENE IV.

LE COMTE, JUSTINE.

JUSTINE, *gaîment, mais avec des manières un peu gauches.* Monsieur le comte... me voici... est-ce bien, comme cela?

LE COMTE. Très-bien... et à l'avenir ce sera ton costume de tous les jours.

JUSTINE, *s'asseyant près de lui.* A moi!.. mais, monsieur le comte, cela ne se peut pas... songez donc que Justine Raimbaut est une pauvre orpheline.

LE COMTE. Tu n'es plus pauvre puisque je suis riche... tu n'es plus orpheline, car je veux te servir de père.

JUSTINE. Vous!..... ah! mon Dieu!... qu'est-ce que j'ai donc fait pour être si heureuse (*soupirant*) après avoir tant souffert?

LE COMTE. Tu as donc bien souffert?

JUSTINE. Oh! oui!.. Imaginez-vous que depuis la mort de mon grand père Raimbaut, on dirait qu'on a jeté un sort à toute la famille.

LE COMTE. Mais, chère enfant, tu n'étais pas née... lors de la mort de Raimbaut... de ton grand-père.

JUSTINE. On m'a tant de fois raconté ce malheur!... Il y avait alors dans le pays un mauvais garnement qu'on appelait Pierre-le-Rouge (*le comte fait un mouvement*); c'était un homme qui avait sept pieds, les cheveux rouges.... et qui était si laid... si laid qu'il faisait sauver toutes les jeunes filles.

LE COMTE, *à part.* Ah! ça, par exemple, ça n'est pas vrai!

JUSTINE. Ce pauvre père Antoine Raimbaut était son ami... et ça ne l'a pas garanti d'un coup de fléau qui lui a fendu la tête... Eh bien! avant de mourir, il a encore eu la bonté de pardonner au scélérat qui l'avait tué.

LE COMTE, *avec effort.* Et sait-on ce qu'est devenu cet homme?

JUSTINE. Le vieux Madré, le seul de ce temps-là qui existe encore dans le village, assure qu'il a été envoyé aux îles, et qu'il a été dévoré par les crocodiles.

LE COMTE. Tu vois, mon enfant, qu'il a trouvé encore plus méchant que lui.

JUSTINE. Depuis cet accident-là, tout nous a tourné à mal... un de mes oncles est mort fou dans la révolution; mon père a été tué par les Cosaques; ma mère s'est noyée; le feu a été mis à notre maison, à notre grange; nous avons été brûlés, ruinés...

LE COMTE. Mais il me semble que Madré, dont tu me parlais tout-à-l'heure est votre parent...

JUSTINE. Aussi, est-il venu à notre secours?

LE COMTE. Ah!

JUSTINE. Il a prêté cent écus à ma pauvre mère.

LE COMTE, *indigné.* Cent écus!

JUSTINE. Et il a eu la générosité de ne pas les lui demander.

LE COMTE, *à part.* Le fripon! (*A Justine.*) mais c'est mille écus, dix mille francs, trente mille francs, qu'il aurait dû lui remettre.

JUSTINE. Oh! comme vous y allez!.. Le

cousin Madré est riche... tous les ans il achète des terres, des vignes, des champs; mais, après tout, il est maître de son argent, il ne nous devait rien.

LE COMTE. C'est ce que nous verrons plus tard.

JUSTINE. Et à présent je n'ai plus besoin de lui, puisque j'ai un père.

LE COMTE. Qui ne t'abandonnera jamais, qui complétera ton éducation... qui te choisira un mari....

JUSTINE. Un mari!

LE COMTE, *souriant*. Il est tout trouvé, n'est-ce pas?... Pourquoi rougir?... j'ai déjà fait prendre des informations sur M. Anatole...

JUSTINE, *vivement*. On vous a dit que c'était un garçon!...

(Elle s'arrête et baisse les yeux.)

LE COMTE. Précisément. On m'a dit que c'était un garçon... qui avait endossé une soutane, de peur de porter un fusil.

JUSTINE. Oh! monsieur, on vous a trompé.... c'est sa marraine qui l'a forcé d'entrer au séminaire, qui l'y retient malgré lui!... Anatole!... mais il ne veut pas être curé!... il aime bien mieux être...

LE COMTE. Ton mari.

JUSTINE. Je crois que si cela ne dépendait que de lui...

LE COMTE. Et de toi... Tu l'aimes donc bien?

JUSTINE. Dam! je n'avais personne à aimer.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

C'était l'seul qui dans ce séjour,
S'occupait de la pauvre fille,
Aussi j'lui donnai tout l'amour
Que j'aurais eu pour toute ma famille.
Je sens là que j'vous aim' bien fort,
Depuis qu'vous êt's mon second père,
Et c'pendant ça n' lui fait pas d'tort,
Je l'aime d'une autre manière.

LE COMTE. Pauvre petite!.. tu t'es attachée là un peu légèrement; car enfin il faut que cela plaise à sa famille.

JUSTINE. Sa famille!.. il n'en a pas... il n'a jamais connu son père ni sa mère... il n'a qu'une marraine... une marquise... qui lui a toujours dit que ses parens étaient morts... qu'elle seule lui en tenait lieu.

LE COMTE, *à lui-même*. Mme la marquise a peut-être ses raisons pour cela. (*Il sonne.*) Eh bien! nous verrons cette marraine... (*Philippe entre.*) Philippe, conduisez mademoiselle Raimbaut à l'appartement que j'ai fait préparer pour elle, et dites à votre femme que mademoiselle est la jeune personne au service de laquelle elle est désormais attachée.

JUSTINE. Comment!.... moi!.... logée dans le château.

LE COMTE. Oui, tant que tu t'y plairas.

JUSTINE. Oh! toujours!.. toujours!.. (*A Philippe.*) Allons, monsieur Philippe, conduisez-moi dans mon appartement.

LE COMTE. Tu reviendras bientôt, n'es ce pas?

JUSTINE. Oui, monsieur le comte.

(Il l'embrasse et elle sort.)

SCENE V.

LE COMTE, *seul*.

Oh! oui... je ferai tout au monde pour assurer l'avenir de cette enfant.

AIR *d'Aristippe.*

Combien de fois j'ai maudit la colère,
Qui m'aveuglait, en me poussant la main,
Dieu m'a puni, car il m'a laissé faire;
Mais sa pitié m'attendait en chemin;
A mes travaux si je dois l'opulence,
A cet enfant j'en veux faire abandon;
Peut-être l'or jeté dans la balance
Du ciel fera descendre le pardon.

Et ce fripon de Madré qui a gardé l'argent que j'envoyais à cette pauvre famille!... je vous demande un peu si le ciel, qui a rappelé à lui tant de braves gens, ne pouvait pas comprendre ce drôle-là dans le voyage; et dire que ce misérable est aujourd'hui le seul qui pourrait m'accuser; heureusement qu'il doit craindre aussi que je ne découvre son infamie... et qu'il n'a rien à gagner à me trahir... C'est égal, je donnerais de bon cœur un tiers de ce que je possède pour être débarrassé de sa présence.

PHILIPPE, *annonçant*. M. Madré.

LE COMTE, *à part*. Encore!...

SCENE VI

LE COMTE, MADRE, PHILIPPE.

MADRÉ, *saluant très-humblement*. Pardon, excuse... monsieur le comte... je dérange peut-être monsieur le comte?

LE COMTE. Du tout, mon cher Madré. (*A part.*) Que le diable t'emporte.

PHILIPPE. Monsieur le comte veut-il qu'on mette les chevaux à sa voiture.

LE COMTE. Plus tard..... vous avez le temps... allez.

PHILIPPE, *sortant; à part.* C'est drôle, monsieur veut toujours être seul avec ce vieux paysan.

SCENE VII.

MADRÉ, LE COMTE.

MADRÉ. Eh bien!... Pierre... tu vois comme je me comporte.

LE COMTE, *amèrement.* Pierre!... c'est que ton intérêt s'y trouve, vieux juif.

MADRÉ. Sais-tu que tu es joliment logé! un peu ancien tout ça, comme moi... qui n'ai pas quitté le pays depuis quarante ans.. aussi, tous ceux qui veulent des renseignemens sur ce qui s'est passé s'adressent au bonhomme Madré.

LE COMTE. Au fait, que me veux-tu?.. pourquoi ai-je encore le plaisir de te voir?

MADRÉ. Ah! encore!... c'est un mot de reproche, je n'en dirais pas autant, moi, si tu venais visiter mon moulin.

LE COMTE. Viens-tu me demander quelque nouveau sacrifice?.. Ne t'ai-je pas assez donné, insatiable avare?..

MADRÉ. Donné... fi donc!... si je te demande quelque chose, je veux le payer.

LE COMTE. Le payer!.. toi!.. voilà la première fois que ce mot-là sort de ta bouche.

MADRÉ. Je me suis aperçu ce matin qu'une petite pièce de pré... qui appartient à ton château... à peu près dix arpens.. m'arrondirait de la manière la plus agréable.

LE COMTE. Eh bien! soit... je te les vendrai, n'en parlons plus.

MADRÉ. Tu me les vendras... cher?..

LE COMTE. Non.

MADRÉ. Merci, mon ami, mon cher ami.. j'lai toujours dit: le cœur est excellent, il n'y que la tête... Dis donc; ils ne se doutent guère dans le village...

LE COMTE, *à part.* Oh! le maudit homme!

MADRÉ. Mais cher ou non... il faut toujours finir par payer; et les pauvres meuniers ne roulent pas sur l'or de ce temps-ci.

LE COMTE. Les veux-tu donc pour rien?

MADRÉ. Pour rien!... ah! tu me connais bien mal!.. mais s'il y avait moyen de faire un echange... pour tes dix petits arpens de pré, je pourrais te donner cinq grands arpens de bruyère que je possède sur la butte aux Chagnats.

LE COMTE. Ah ça! me prends tu pour un mouton dont on puisse impunément tondre la laine?..

MADRÉ. Cinq arpens.. qui touchent aux anciennes vignes de Raimbaut...

LE COMTE, *s'échauffant.* Malheureux!.. me tourmenteras-tu toujours avec ce cruel souvenir!..

MADRÉ. Si cet échange t'accommode.

LE COMTE. Non!

MADRÉ. Tu ne veux pas?

LE COMTE. Non!

MADRÉ. Prenons que je n'ai rien dit.... je reviendrai dans un autre moment où monsieur le comte sera mieux disposé.

LE COMTE Brisons là, Madré... et si tu veux me faire un plaisir... abrége ta visite.

MADRÉ. Enchanté d'être agréable à monsieur le comte.

(Il sort en saluant comme il est entré.)

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

L'hypocrite!.. je ne peux pas le voir sans ressentir un mouvement!.. si jamais... il osait... mais non; son avarice me répond de sa discrétion... j'espère au moins être délivré de lui pour quelque temps...

SCENE IX.

MADRÉ, LE COMTE; puis PHILIPPE.

MADRÉ, *entr'ouvrant la porte.* C'est encore moi!.. (*Entrant.*) J'avais oublié de t'apprendre une nouvelle.

LE COMTE. Voyons, parle.

MADRÉ. Il vient d'arriver dans le village... une belle marquise.

LE COMTE. Que m'importe!

MADRÉ. La marraine du jeune Anatole.

LE COMTE. Ah!..

MADRÉ. Mais il y a bien autre chose... cette marquise-là est de ta connaissance... et de la mienne...

LE COMTE. Encore quelque méchanceté..

MADRÉ. Elle a ma foi bon air... et il faut un œil exercé comme le mien, pour reconnaître dans Mme la marquise d'Entraigues...

LE COMTE. Dans la marquise d'Entraigues?..

MADRÉ. L'objet champêtre de tes premières amours!.

LE COMTE. Jeanneton!

MADRÉ. C'est toi qui l'as nommée!.. Il paraît que feu le marquis avait fait la sottise de l'épouser par reconnaissance.

LE COMTE. Jeanneton... et qui peut l'amener ici?

MADRÉ. Cela complique un peu ta situation... elle n'a pas un intérêt aussi puissant que toi à rester cachée, et si elle te reconnaît!.. si elle te nomme!..

LE COMTE. Tiens, Madré... je suis las d'être en butte à des menaces qui n'ont aucun fondement... depuis long-temps cette malheureuse affaire est oubliée; personne n'y songe... et tu cherches à me faire peur de mon ombre.

MADRÉ. Il y a quelquefois des papiers brûlés qui se retrouvent... prends-y garde.

LE COMTE. Impossible...

MADRÉ. Ça s'est vu.

LE COMTE. Et c'est le fripon qui a volé tout l'argent que j'envoyais à la pauvre famille Rambaut, qui a osé!..

MADRÉ. Ah!.. n'appelle pas Madré voleur; car il t'appellerait Pierre-le-Rouge l'assass...

LE COMTE, *prenant sa canne.* N'achève pas, malheureux!..

(On entend quelqu'un; il s'arrête.)

PHILIPPE, *entrant.* Madame la marquise d'Entraigues fait demander si monsieur le comte est visible...

LE COMTE. Pour elle... faites entrer...

MADRÉ, *avec assurance.* Je sors, monsieur le comte, mais nous nous reverrons!

(Il sort.)

LE COMTE, *seul.* Elle ici! C'est singulier... j'éprouve un saisissement... quelqu'un qui mettrait la main sur mon cœur!.. et il y a près de vingt ans que je ne l'ai vue.

PHILIPPE, *annonçant.* Madame la marquise d'Entraigues.

SCENE X.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE. Elle est encore belle.

LA MARQUISE, *le lorgnant.* Pour un comte de l'usurpation, il a bon air.

LE COMTE. Elle ne me reconnaît pas.

LA MARQUISE. Monsieur le comte, une personne de mon rang n'a point l'habitude de voyager seule, et cette dérogation aux lois de l'étiquette vous étonne sans doute?

LE COMTE. Oh! je ne m'étonne de rien, madame la marquise.

LA MARQUISE. J'aurais pu me faire accompagner par M. le vicomte de Soly, pair de France, que je dois épouser.

LE COMTE, *à part.* Elle épouserait le père Éternel, si on la laissait faire.

LA MARQUISE. Mais j'avais quelques raisons de venir seule dans ce pays.

LE COMTE. Ce n'est pas la première fois que madame la marquise y est venue?

LA MARQUISE. Je voulais y faire en secret une acquisition assez importante, et tâcher de rentrer dans le château de Mondragon que ma famille a autrefois possédé.

LE COMTE, *à part.* Ma famille est très-joli... elle a oublié son nom de demoiselle.

LA MARQUISE. Or, monsieur le comte... il ne s'agit point ici d'un marché ordinaire... les gens comme nous sont au-dessus de quelques sacs d'argent.

LE COMTE, *à part.* Pendant long-temps, ils ont été au-dessous.

LA MARQUISE. Vous ne devez pas tenir à un domaine qui vous est à peine connu?

LE COMTE. C'est ce qui vous trompe, madame la marquise.. ce domaine... je le connais beaucoup.

LA MARQUISE. Il ne peut avoir aucun charme pour vous... il ne rappelle à votre imagination aucun souvenir... vos ancêtres ne l'ont point habité pendant des siècles.

LE COMTE. Madame la marquise, vous plairait-il de me regarder en face?

LA MARQUISE. Pardon, monsieur le comte... j'ai la vue un peu basse.

LE COMTE. Prenez votre lorgnon... Eh bien? vous dites...

LA MARQUISE. Très-bien!.. Fort bien!

LE COMTE. Ces traits ne vous rappellent rien?

LA MARQUISE. Attendez donc... J'ai vu quelque chose comme ça dans les salons du duc d'Harcourt. (*A part.*) Ce faubourg Saint-Germain est si mêlé!.. il y a fusion et confusion.

LE COMTE. Mon visage vous est tout-à-fait inconnu?

LA MARQUISE. Il est possible que j'aie eu déjà l'avantage de vous voir... mais où?

LE COMTE. Je m'en vais vous le rappeler.

LA MARQUISE. Vous me ferez infiniment de plaisir.

LE COMTE. Autrefois, dans ce même village, vivaient deux individus d'un état fort modeste; car l'un était batteur en grange, et l'autre, simple vachère.

LA MARQUISE. Les pauvres gens!

LE COMTE. Vous dites?

LA MARQUISE. Je les plains de tout mon cœur.

LE COMTE. Ils ne sont pas du tout à plaindre. Le garçon était un franc vaurien, la jeune fille, une franche coquette... qui devait aller loin. Le jeune homme alla pourtant plus loin qu'elle; car, plus tard, à Paris, à la suite d'événemens majeurs, il fut envoyé à Cayenne. (*A part.*) Elle ne bouge pas.

LA MARQUISE. Cette histoire m'intéresse au dernier point... Ces glaces-là appartiennent au château?.. Continuez donc, je vous en prie, monsieur le comte.

LE COMTE. Du reste, ce voyage fut la source de sa fortune. Revenu en France, après le dix-huit brumaire, tout lui réussit : l'or, les dignités, lui arrivèrent sans qu'il les cherchât. Devenu millionnaire en 1805, créé baron en 1812, il allait être nommé sénateur, lorsque l'empereur abdiqua.

LA MARQUISE. C'est jouer de malheur... et votre jeune dame.. demoiselle.. qu'est-elle devenue?

LE COMTE. Ce qu'elle est devenue?

LA MARQUISE. Oui; je ne serais pas fâchée de le savoir.

LE COMTE. Tour-à-tour déesse de la Raison, citoyenne grecque, marquise, veuve, et prête à se remarier, elle a acquis assez de fortune pour acheter aujourd'hui le château du village dans lequel elle est née.

LA MARQUISE. Allons donc! monsieur le comte, c'est tout un roman que vous nous faites là.

LE COMTE. C'est une histoire, madame.. car le batteur en grange, c'est moi; et la... c'est vous.

LA MARQUISE. Moi! monsieur?

LE COMTE. Allons, Jeanneton; allons, ma vieille, ne fais pas la prude, et embrassons-nous.

LA MARQUISE. Ah! quel ton!.. Ah! que ces nobles de Bonaparte sentent la caserne!

LE COMTE. Voyons, sois gentille... et reconnais franchement ton premier amoureux.

LA MARQUISE. C'est une folie à laquelle il m'est impossible de me prêter.

LE COMTE. Tu refuses..?

LA MARQUISE. Mes oreilles ne sont point habituées à un pareil langage.

LE COMTE, *s'emportant.* Ah! parbleu! madame la marquise!... (*Redevenant plus doux.*) Comment, Jeanneton! tu aurais banni de ta mémoire tous les souvenirs de ta jeunesse!.. Tu passerais sans émotion devant cette chaumière (*il la montre par la fenêtre*), où tant de fois tu m'as dit: Je t'aime! J'ai encore ces mots-là dans l'oreille, dans le cœur.

LA MARQUISE, *un peu émue.* Eh! mon Dieu! monsieur le comte, c'est attacher trop d'importance à un enfantillage!.. A quinze ans, sait-on ce qu'on éprouve?... Toutes les jeunes filles ont une de ces inclinations-là au sortir de pension... mais, plus tard, qui s'en souvient?

LE COMTE. Moi!.. dont tu as été le premier, je dirai même le seul amour; moi qui malgré toutes tes perfidies, n'ai pas un instant cessé de penser à toi... Juge de ce que j'éprouvais, puisqu'en ce moment tu me parais aussi jeune, aussi belle qu'avec ta cornette et tes sabots.

LA MARQUISE. Voilà un compliment... Eh bien! mon cher comte, cette rencontre à laquelle j'étais loin de m'attendre, ne peut que faciliter la réussite de mes projets.

LE COMTE. De nos projets.

LA MARQUISE. Vous aussi?. Et de quelle nature sont les vôtres?

LE COMTE. D'abord... vous avez un filleul qui habite ce village... Anatole est un charmant garçon; il aime Justine Raimbaut, une jeune fille à laquelle je porte un intérêt de père... je vous demande sa main pour elle.

LA MARQUISE. Impossible! J'ai d'autres vues pour ce jeune homme; ensuite?..

LE COMTE. Avant tout, le mariage d'Anatole et Justine.

LA MARQUISE. Jamais.

LE COMTE. La raison de ce caprice?

LA MARQUISE. C'est mon secret.

LE COMTE. Vous désirez avoir le château de Mondragon?

LA MARQUISE. Vous en devinez le motif.

LE COMTE. J'y tenais beaucoup; eh bien! je consens à vous le céder... mais à condition que vous donnerez votre consentement au mariage de ces enfans.

LA MARQUISE. Vous êtes trop galant; vous me vendrez votre château, sans me forcer de consentir à un mariage qui ne peut pas se faire.

LE COMTE. C'est votre dernier mot?

LA MARQUISE. De grâce, ne me tourmentez pas davantage. J'ai la tête si faible, les nerfs si délicats! la moindre contrariété me jette dans des états épouvantables.

LE COMTE. Cela suffit; je vais dire à tout le village que Jeanneton s'oppose au bonheur de Justine.

LA MARQUISE. Monsieur, j'espère qu'un pareil nom ne sortira de votre bouche.

LE COMTE. Pourquoi pas?

LA MARQUISE. Ce serait une indignité, une trahison, Pierre!

LE COMTE. Eh bien! madame la marquise, consultez-vous.. je vous donne cinq minutes pour réfléchir.

(Il entre dans son cabinet à droite.)

SCENE XI.

LA MARQUISE, *seule*.

A-t-on jamais vu?.. Ah! ces gens de rien, ces parvenus sont d'une insolence, d'une grossièreté!.. (*Elle rit.*) Pierre-le-Rouge, propriétaire du château!.. noble, titré, millionnaire... en vérité, on n'a pas d'idée de ces choses-là... Il fallait la révolution pour voir de semblables métamorphoses. Il est capable de jeter mon nom à la tête de ces paysans!.. Comment faire?.. Consentir à ce mariage est une chose de la dernière impossibilité. Il faudrait avouer.. non!

SCENE XII.

LA MARQUISE, MADRÉ.

MADRÉ, *se glissant*. J'ai l'honneur de présenter mes respects à madame la marquise...

LA MARQUISE. Qu'est-ce?... que voulez-vous, mon ami?

MADRÉ. Je suis le vieux bonhomme Madré.

LA MARQUISE, *à part*. Madré!... ah! ça! on m'a donc trompée; on me disait qu'ils étaient tous morts dans ce village. (*Haut.*) Vieillard, que désirez-vous?

MADRÉ. Être utile à madame la marquise.

LA MARQUISE. Vous!.. et comment?... Que peut-il y avoir de commun entre nous deux?...

MADRÉ. Madame la marquise a l'intention de racheter l'ancien château... de sa famille?

LA MARQUISE. Vous êtes curieux... mon cher!...

MADRÉ. C'est assez difficile, car M. le comte est riche... richissime... il a cent mille livres de rente...

LA MARQUISE. Eh! mon Dieu! qui n'a pas cent mille livres de rente aujourd'hui!

MADRÉ. Moi, madame la marquise.

LA MARQUISE C'est votre faute...

MADRÉ. C'est possible... mais enfin malgré la grande fortune de M. le comte.. madame la marquise l'a parfaitement reconnu...

LA MARQUISE. Oui... en effet... je crois l'avoir vu à la cour...

MADRÉ. A la basse-cour, du temps qu'il s'appelait... (*La marquise lui jette un regard de mépris.*) J'étais dans le cabinet à côté... j'ai entendu votre conversation... et je viens offrir à madame la marquise les moyens de réussir.

LA MARQUISE. Ah!... s'il est vrai... ma reconnaissance... ma protection!...

MADRÉ. Des protections!... c'est de belles paroles... mais un millier d'écus, ça fait de beaux louis d'or...

LA MARQUISE. Je vous les promets... et ce moyen?

MADRÉ, *montrant sa tête.* Il est là, dans ma cervelle et dans ma poche...

LA MARQUISE. Eh bien! voyons!...

MADRÉ. C'est qu'il y a une petite difficulté... mais soyez tranquille, le temps qu'on vous a donné pour réfléchir suffira.

LA MARQUISE. Tenez votre promesse, je tiendrai la mienne.

MADRÉ. Qu'est-ce que quatre mille francs pour madame la marquise?

LA MARQUISE. Hein?

MADRÉ. Quatre mille francs; c'est à prendre ou à laisser.

LA MARQUISE, *à part.* Il n'est pas changé.

MADRÉ. Au surplus, si madame la marquise l'oubliait... je pourrais en faire ressouvenir Jeanne...

LA MARQUISE. Insolent!...

MADRÉ. Madame la marquise m'a parfaitement compris...

LA MARQUISE. Une femme de ma sorte, forcée d'entendre les propos d'un pareil rustre, sans pouvoir le faire jeter par les fenêtres.... et ils appellent cela une restauration!...

(Elle rentre.)

SCENE XIII.

MADRÉ, *seul.*

Ah! monsieur le comte, tu m'as menacé, tu as levé ta canne sur moi; je n'aurais qu'à le laisser faire, il me la casserait sur les épaules. Il y a encore du Pierre-le-Rouge sous l'habit de M. le comte... tu m'as fait peur, je me vengerai. . Tout ne brûle pas dans les incendies!... un bout de papier.. c'est bien facile à mettre la main dessus... quand on sait où sont les choses... Oui... mais ce maudit papier est mêlé avec un tas d'autres; malheureusement, je ne sais ni lire ni écrire, et je n'ose plus me fier à personne depuis la mort de mon pauvre procureur (*Tirant de sa veste un morceau de toile retenu à son cou par un cordon.*) Le quel est-ce? Il faut pourtant bien que je le sache, pour obliger Mme la marquise et pour gagner mes quatre mille francs.... Ah! justement j'aperçois ma petite Justine... une fillette de cet âge-là, la malice ne lui est pas encore venue.... elle va me déchiffrer ça.

SCENE XIV.

MADRÉ, JUSTINE.

MADRÉ. Comme te v'là brave et cossue, ma cousine.

JUSTINE. Dam! M. le comte m'a dit : Faut que tu sois gentille. J'ai obéi.

MADRÉ Belle et savante! Sais-tu que tu fais honneur à la famille.

JUSTINE. Oh! savante, pas trop.

MADRÉ. T'en sais toujours assez pour ce que je veux de toi... Tiens, regarde un peu dans ces papiers, où ce qu'il y aurait par hasard le nom de Raimbaut.

JUSTINE. De mon grand père?

MADRÉ. Précisément...

(Il lui a donné un à un plusieurs papiers qu'elle déplie successivement.)

JUSTINE, *lisant.* « Pour six mois d'intérêt, à 18 pour cent par mois...

MADRÉ. Pas ça, pas ça.

JUSTINE, *lisant.* « Saisie et vente de meubles...

MADRÉ. Ce n'est pas encore ça.

JUSTINE, *tristement.* Ah! en v'là un qui parle de la mort de mon pauvre grand père.

MADRÉ, *prenant le papier vivement.* C'est ça, c'est ça, donne...

JUSTINE. Ah! je vous en prie, laissez-moi lire...

MADRÉ. Non, non; c'est inutile, ça te ferait trop de peine... (*A part.*) Je tiens mon bon papier... et c'te fois-ci... (*il déchire un petit coin du papier*) je le reconnaîtraj, et il n'a qu'à bien se tenir.... M. Pierre-le-Rouge.

JUSTINE. Comment! Pierre-le-Rouge? est-ce qu'il n'est pas mort?

MADRÉ. Non, il n'est pas mort.

JUSTINE. Ah! mon Dieu!

MADRÉ. Il se porte aussi bien que toi et moi... peut-être mieux, le bandit... et il veut encore faire des siennes.

JUSTINE. Pierre-le-Rouge existe! j'm'en vas tout dire à M. le comte.

MADRÉ, *à part.* Bon, bon...

AIR *de J. Docke.*

ENSEMBLE.

JUSTINE.

Quel cruel mystère,
Mais que puis-je faire?
A mon second père
Allons l' révéler.

MADRÉ.

Oui, j'ai mon affaire,
Narguons sa colère!
Que peut-il donc faire?
C'est à lui de trembler.

JUSTINE, *seule.*

Ce méchant, je gage,
Est dans le village,
Mais monsieur l' comte est là
Qui me protégera.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Elle sort.)

SCENE XV.

MADRÉ, *seul.*

V'là donc le fameux acte qui constate comme quoi que le coup de flécau a été donné, il n'y a pas encore trente ans, Dieu merci. (*Il déchire et jette au feu les autres papiers.*) V'là ce que c'est, il ne se melera plus avec les autres... allons trouver Mme la marquise.

(Il va pour sortir; le comte entre.)

SCENE XVI.

LE COMTE, MADRÉ.

LE COMTE, *dans la plus grande agitation.* Que viens-je d'apprendre... grands dieux! je suis dans un trouble., une agitation!.. Quoi! l'on sait que Pierre-le-Rouge existe; c'est elle qui vient de me le dire... ce secret, je le croyais à jamais enseveli... Qui donc a pu le dévoiler... le découvrir?..Qui peut surtout avoir choisi pour cette confidence la petite fille de Raimbaut

MADRÉ, *s'avançant avec jactance.* Moi, monsieur le comte.

LE COMTE. Toi, misérable!

MADRÉ. Ah! vous avez levé la main sur moi.

LE COMTE. Tu as eu la bassesse...

MADRÉ. De me venger... c'est pain bénit, quand on en trouve l'occasion.

LE COMTE. Et tu n'as pas craint de t'exposer à ma colère... tu me connais pourtant.

MADRÉ. On n'a rien à craindre, quand la loi vous reconnaît honnête homme.

LE COMTE. Tais-toi, Madré.

MADRÉ. Et tout le monde ne peut pas en dire autant.

LE COMTE. Lâche et méchant!

MADRÉ. Ah! ménage-moi... je te le conseille; je n'ai pas encore tout dit; je n'ai pas dit le nouveau nom que tu portes, monsieur le comte.

LE COMTE. Eh bien! tu ne parleras pas, infâme!

MADRÉ. Je parlerai... je ferai plus, je montrerai un acte; car je te l'ai dit: tout ne brûle pas dans les incendies.

LE COMTE. Oublies-tu mon ancien caractère ?.. oublies-tu que nous sommes seuls!...

MADRÉ. Oh! l'on viendrait à mon secours... (*appuyant*) Pierre-le-Rouge.

LE COMTE, *hors de lui, va fermer la porte.* Du moins, on ne viendra pas du dehors.

MADRÉ, *effrayé.* Ah! mon Dieu, que va-t-il faire?... Monsieur le comte...

LE COMTE. Il n'y a plus de comte, ici; il n'y a plus que Pierre-le-Rouge: tu l'as dit.

MADRÉ, *dans le plus grand effroi.* Ciel!

LE COMTE. Ah! tu veux déshonorer ma vieillesse... priver une enfant du bonheur que je lui dois en expiation de mon crime! Oui; je suis Pierre-le-Rouge, je le suis encore; tu as réveillé la férocité du loup; le premier, tu en sentiras les griffes.

(Il le saisit à la gorge.)

MADRÉ, *d'une voix étouffée.* Grâce grâce!..

SCENE XVII.

LES MÊMES, JUSTINE, *entrant par la petite porte.*

JUSTINE. Mon bienfaiteur, mon père, que vous a-t-il donc fait?

MADRÉ, *se remettant.* La petite fille de Raimbaut! oseras-tu me tuer devant elle?

LE COMTE, *tombant dans un fauteuil.* Elle t'a sauvé la vie.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LA MARQUISE, *puis* PAYSANS *et* PAYSANNES.

LA MARQUISE, *entrant.* Qu'y a-t-il donc ici?

MADRÉ. Rien, rien, madame la marquise; absolument rien.

LA MARQUISE. Il m'avait semblé entendre un bruit inusité.

MADRÉ. Je vous avais promis un moyen; je vais vous le faire connaître, et malgré nos conventions, je crois maintenant que je vous le donnerais pour rien... (*Il regarde le comte avec insolence.*) C'est à vous de trembler, à présent.

LA MARQUISE, *à part.* C'est qu'il me fait trembler aussi.

LE COMTE, *à lui-même.* Trembler! Quoi! celui qui, de la grange d'une misérable ferme, est parvenu au premier rang de la société; qui a pu échanger la blouse du paysan contre un manteau de comte, ne pourra triompher des ruses d'un grossier villageois et de l'ambition d'une femme échappée comme lui d'une étable pour arriver à un château! Une vie tout entière de travail, d'honneur et de probité ne suffira pas pour effacer un crime involontaire? Il me faudra craindre sans cesse la méchanceté de cet homme.. eh bien! il faut en finir. (*A allant ouvrir la porte.*) Philippe, Etienne, Julien... ouvrez les portes... que les gens de ma maison, que tous les habitans puissent pénétrer jusqu'ici. (*On ouvre les portes; elles se garnissent de monde.*) Je veux avoir tout le village pour témoin.

LA MARQUISE. Oh! mon Dieu! que va-t-il faire? c'est à en avoir une attaque de nerfs!

MADRÉ. Un fauteuil à Mme la marquise, qui va se trouver mal.

LE COMTE. Ecoutez-moi tous: Quand je suis arrivé ici, vous avez cru que c'était la première fois que j'y venais!.. vous avez pensé que l'acquéreur du château était un étranger!.. du tout; le propriétaire de Mondragon est un homme du pays... avant d'être comte, il a été paysan... il a porté un nom maudit dans ce village... un nom qu'un événement funeste a gravé dans toutes les mémoires!.. M. le comte s'est appelé Pierre-le-Rouge!.. (*Les paysans se reculent effrayés; les paysannes curieuses avancent, Justine se recule.*) Elle aussi!...

MADRÉ. Et Mme la marquise?..

LE COMTE, *avec force.* Silence! (*Aux paysans.*) Vous vous éloignez... vous avez raison... et pourtant j'aurais donné tout mon sang pour celui qui est tombé victime de mon aveugle colère... je partis sans savoir que j'étais coupable!.. ce fut cet homme qui me l'apprit.

TOUS. Madré!

LE COMTE. Je résolus dès lors de consacrer ma vie à expier une faute involontaire... j'ai adopté le seul rejeton de cette famille... depuis plus de vingt années j'ai envoyé de l'argent à ce misérable pour être distribué à la famille Raimbaut... Que croyez-vous qu'il en a fait?.. il l'a gardé; il a volé la veuve et l'orphelin!..

TOUS. Ah! oh! ah!..

MADRÉ. Eh bien! après?.. ils ne sont pas morts de misère!..

LE COMTE. Et ce voleur!.. ce voleur insatiable m'a arraché de l'or plus gros que lui pour garder un secret que tout-à-l'heure encore il menaçait de dilvuguer... eh bien! le voilà ce secret... et si quelqu'un d'entre vous ne croit pas mon malheur suffisamment expié, qu'il parle, qu'il me dénonce, qu'il m'arrête!

(Tous font des gestes d'intérêt.)

LA MARQUISE. Il y a du bon dans cet être-là!

(Elle regarde Justine.)

MADRÉ. Va, va; mais la loi n'entend pas de c't'oreille-là, et tu ne pourras pas anéantir cet acte-ci.

LA MARQUISE. Cet acte, il est à moi, vous me l'avez vendu.

(Elle le prend et va pour le déchirer.

LE COMTE, *l'arrêtant.* Non, non, madame, lisez; il prouvera que l'action fut involontaire.

LA MARQUISE, *bas.* Vous le voulez, Pierre?

LE COMTE. Oui.

LA MARQUISE, *lisant.* « Depuis la mort » de ce pauvre Raimbaut, voici le trente-» deuxième billet de mille francs que je » t'envoie.

MADRÉ. Il y a ça?

LE COMTE. C'est mon écriture.

LA MARQUISE. Et votre signature. (*Elle continue.*) « Et cependant j'apprends que

» cette famille est toujours malheureuse. »

JUSTINE. Je crois bien ; il n'a donné que cent écus.

MADRÉ, *avec explosion*. Imbécille! j'ai déchiré le bon papier.

LA MARQUISE. Et vous avez gardé celui qui vous condamne ; (*elle lit le papier*) quant à vous, mon cher comte, vous voilà quitte envers tout le monde !

LE COMTE. Pas encore.

AIR *de Préville*.

Sans le vouloir il vient de me sauver.
Sur le passé, gardons tous le silence,
Ma chère enfant, c'est à toi d'achever,
Pour me rendre la paix, une œuvre d'indulgence,
Les hommes malgré mon aveu,
Doivent m'absoudre, ainsi la loi l'ordonne;
Mais pour être absous devant Dieu,
Il faut qu'un ange me pardonne.

JUSTINE. Ah !.. (*elle se jette dans ses bras*) mon second père !

LA MARQUISE. Elle est gentille comme un cœur!

LE COMTE, *à la marquise*. Elle sera mon héritière.

LA MARQUISE, *prenant un air aimable*. Nous verrons..... nous verrons, mon cher comte. Venez m'embrasser aussi, mon enfant.

LE COMTE. Voilà une bonne parole!... c'est la première, mais enfin il y a commencement à tout. (*Aux paysans*.) Mes amis, je donne au village tout l'argent que m'a volé Madré.... et nous nous entendrons ensemble pour le lui faire restituer.

TOUS. Vive monseigneur!

MADRÉ, *à part*. Je crois que j'aurais autant aimé être étranglé.

LE COMTE, *bas à la marquise*. Jeanneton, je suis riche... je suis comte... je suis garçon... Anatole est orphelin, il n'a point de nom, à nous deux nous pouvons lui en donner un.

LA MARQUISE. Et devant ces gens-là vous avez gardé mon secret?..

LE COMTE. Est-ce qu'on peut humilier la femme qu'on aime encore!

LA MARQUISE. Pierre... . vous valez mieux que moi.

LE COMTE. Je ne dis pas non, madame la comtesse.

CHOEUR.

Quel bonheur! quelle ivresse
Ce mortel généreux
Consacre sa richesse
A faire des heureux.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.